

ALBUM
LITTERAIRE

DE LA

Revue Canadienne,



LECTURES DU SOIR.



Recueil de Romans, Nouvelles, Feuilletons, Ouvrages Historiques et Dramatiques,
Legendes, Episodes, Etc., Etc.

5ME ANNEE. NOUVELLE SERIE.

HUITIEME LIVRAISON—AOUT 1848.

MONTREAL.

BUREAUX DE LA REVUE CANADIENNE, 15 RUE ST. VINCENT.
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DU CANADA.

• 1848 •

HISTOIRE POPULAIRE

ANEC DOTIQUE ET PITTORESQUE

DE NAPOLEON

ET DE LA GRANDE ARMEE. (1)



Les Autrichiens avaient été chassés de Brescia, et l'armée française s'était élevée à la hauteur de son jeune général en chef. Au commencement de cette seconde campagne, on avait vu une division entière, celle du général Gueux, rester quarante-huit heures sans prendre de nourriture, et cependant n'en pas moins continuer de marcher de combattre et de vaincre. A Lonato, de vains efforts avaient été tentés pour déloger l'ennemi d'un plateau qui dominait le champ de bataille ; l'avantage de la journée était compromis : Napoléon pousse son cheval jusqu'à l'avant-garde, commandée par Masséna, et donne rapidement des ordres dont l'exécution doit assurer la victoire.

En ce moment arrivait la division Gueux, moins affamée de pain que de gloire, marchant à la baïonnette, parce qu'elle avait brûlé toutes ses cartouches. En passant près du groupe de l'état-major général, un chasseur quitte son rang, et s'approchant du général en chef :

— Citoyen général, lui dit-il à demi-voix, il faudrait placer quelques pièces de canon là, où vous êtes, et envoyer une demi-brigade là-bas, sur le flanc droit de votre cavalerie ; autrement nous sommes perdus, et vous aussi.

— Tais-toi, malheureux ! et retourne à ton rang.

Telle fut la réponse de Napoléon. Il avait ordonné précisément les deux mouvements si hardiment conseillés par le jeune soldat, qu'il suivit des yeux jusqu'à ce qu'un tourbillon de fumée l'eût dérobé à ses regards.

Une heure après les Français occupaient le plateau, et les Autrichiens forcés de

battre en retraite, se repliaient sur Gavarado. Le soleil se couchait ; nos troupes allaient trouver quelques repos au bivac ; mais Napoléon, préoccupé d'une idée fixe, fait mettre la division Gueux sous les armes. Il passe lentement dans les lignes interroge du regard toutes les figures, sans qu'aucune parole sorte de sa bouche. Arrivé à la fin du dernier rang, une expression d'impatience se peint sur son visage : il n'a pu reconnaître celui qu'il cherche ; et, revenu devant le front de bataille, il demande d'une voix élevée :

— Quel est le chasseur qui, ce matin, a osé quitter sa compagnie pour venir me parler, au moment de combattre ?

Personne ne répondit.

— Eh bien ! reprend Napoléon, qu'il la quitte encore, et qu'il vienne à moi ; cette fois, je l'y invite.

— Citoyen général, répondit alors une voix grave, il manque à l'appel ; nous étions coude à coude, un boulet l'a coupé en deux.

Napoléon, visiblement ému, ôta son chapeau et s'écria :

— Soldats ! c'était un brave !

Puis, se retournant vers le chef de cette demi-brigade, placé à ses côtés, il ajouta tristement :

— Si c'était moi que le boulet eût emporté ce matin, ce chasseur aurait pu me remplacer ce soir.

On n'eut l'explication de ces étranges paroles que lorsque le général en chef rentré à Lonato, raconta à Masséna devant d'autres officiers généraux, le court dialogue qu'il avait eu avec le jeune soldat, mort si glorieusement. Resté à Lonato avec son quartier général, Napoléon n'avait gardé avec lui qu'un bataillon et l'escadron des guides, qui lui servait d'escorte. Tout à coup une division autrichienne, dont on ne soupçonnait pas la présence, cerne la ville ; les Français ont à peine eu le temps de prendre les armes, qu'

[1] Voir nos quatre dernières livraisons.

déjà un parlementaire demande à être introduit auprès du général en chef qui les commande. Napoléon ordonne que cet officier soit amené, les yeux bandés, au milieu de son état-major.

—Monsieur, lui demande-t-il, je suppose, à votre démarche, que vous venez nous proposer de vous rendre.

—Général, répond le parlementaire tout étourdi de la question, c'est vous, au contraire, que je viens sommer de mettre bas les armes.

En ce cas, monsieur, je ne puis accepter vos paroles que comme une insulte. Retournez donc vers celui qui vous a envoyé, et dites-lui qu'un général en chef de l'armée républicaine est ici, et que s'il veut le prendre, il est libre de l'essayer.

—Mais, général, je dois vous prévenir que nous avons cinq mille hommes d'infanterie, trois cents cavaliers et...

—Monsieur interrompit Napoléon en regardant froidement sa montre, vous ajouterez que je dois fusiller vos cinq mille hommes d'infanterie et vos trois cents cavaliers, si, dans vingt minutes ils ne se sont pas rendus. Allez, monsieur.

Avant que l'officier autrichien n'eût quitté la salle, Napoléon avait ordonné de faire sortir toute l'infanterie, pour se préparer au combat. Dix minutes après, le bataillon et l'escadron des guides débouchaient de Lonato pour fondre sur l'ennemi, le culbuter et faire une trouée, afin d'aller rejoindre Masséna. Le commandant du corps autrichien, stupéfait de la rapidité du mouvement, renvoya son parlementaire, et demande cette fois à capituler.

—Je ne change jamais d'avis, lui répond Napoléon ; je vous ai dit, il y a vingt minutes, que vous seriez tous mes prisonniers....

—Permettez, général.... interrompit l'officier autrichien.

Napoléon lui coupa la parole, en ajoutant :

—Les vingt minutes que je vous avais accordées sont expirées.

Et présentant sa montre au parlementaire :

—Vous le voyez ? ajouta-t-il.

A ces mots, l'officier autrichien fit un signe de la main, et baissant en même temps la pointe de son épée, se hâta de dire :

—Général, nous nous rendons à discrétion.

—A cette condition, monsieur, je veux

bien accorder à vos troupes les honneurs de la guerre.

Et quand les armes furent déposées, cinq mille fantassins et trois cents cavaliers reconnurent qu'ils s'étaient volontairement constitués prisonniers en présence de cinq cents hommes.

Le veille de la bataille de Castiglione (4 août 1796), Napoléon, visitant les postes avancés, se plaignit des fréquentes fusillades qu'il avait entendues le matin.

—Il ne faut pas, dit-il aux soldats, user ainsi sa poudre à tirer sur les buissons.

A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'une douzaine de balles sifflent à ses oreilles. Un grenadier s'élança et lui fait un rempart de son corps. Un moment après, le général en chef demanda brusquement à ce soldat :

—Eh bien ! que fais-tu là ? Pourquoi ne retournes-tu pas à ton poste maintenant ?

—Citoyen général, j'attends que vous me donniez la permission d'aller dénicher quelques-uns de ces corbeaux tyroliens qui se sont perchés dans les buissons, là-bas.

—Est-ce que tu t'imagines qu'ils sont restés là à t'attendre ? Retourne à ton poste te dis-je.

—Citoyen général, ils auront battu en retraite, dans le ravin, comme hier.

—Raison de plus : tu te ferais tuer par eux inutilement.

—Ah ! ouiche !... ça leur est défendu ; ils sont trop maladroits. S'ils savaient tirer juste, tout à l'heure te nous auraient-ils pas descendus tous les deux, vous d'abord, moi ensuite ?

—Tu ne manquerais donc pas leur chef ?

—Dites un mot, mon général, je l'éclipse à la minute.

—Allons, puisque tu le veux, va ! Mais ne t'y fie pas.

Le grenadier part en sifflant le refrain de la *Marseillaise*. Au bout d'un quart d'heure, comme on le croyait mort parce qu'on avait entendu un grand nombre de coup de feu du côté où il s'était dirigé, il reparait : il n'avait perdu que son chapeau.

—C'est fait, mon général ! dit-il à Napoléon. Je vous avais bien dit qu'ils ne savaient pas viser ; maintenant ils n'ont plus qu'à enterrer leur commandant.

—C'est bien, je me souviendrai de toi, répondit Napoléon en s'éloignant.

—Merci, citoyen général, répliqua le

grenadiers d'un air narquois ; nous verrons si vous avez de la mémoire.

Le lendemain, les Autrichiens, attaqués à Castiglione avec l'impétuosité française, étaient battus complètement par Napoléon ; et le soir, quelques vieux soldats, assis autour du feu d'un bivouac, dissertaient à leur manière sur les opérations de la journée. Si Wurmser et ses lieutenants n'étaient pas ménagés par les orateurs de ce club improvisé, chacun d'eux, en revanche, s'exaltait sur les *moyens* et la *capacité* de Napoléon.

—Il faut convenir, disait un vieux sergent, dont le bras gauche, en écharpe, était décoré de deux chevrons, qu'il leur a taillé de fameuses croupières, à ces kinzlericks ! Avant-hier, à Lonato ; aujourd'hui, à Castiglione ; ils n'ont pas seulement eu le temps de fumer une pipe, tous ces généraux de Pitt et Cobourg. N'est-il pas fameux, le *petit caporal* ?

—Fameux ! répondit-on à la ronde.

—Et cependant vous ne vouliez pas me croire quand je vous disais, au passage des Alpes, que je l'avais vu un peu manœuvrer à Toulon ; mais il faut être juste, toute l'armée d'Italie est composée de gaillards de cette trempe-là. Et ces tartufes d'Italiens qui croyaient que Wurmser allait nous avaler tout crus, nous et le p'tit caporal ! Patience, va ! Bonaparte t'a signé ta feuille de route aujourd'hui, et tu as deux lapins à tes trousses. Masséna et Augereau, qui te feront doubler plus d'un âge étape.

—Ah ça ! sergent, dit alors un des plus jeunes du cercle, il m'est d'avis d'après cela, que depuis Lodi notre petit caporal a mérité de monter en grade ?

—Pas mal observé, fit le vieux sergent. Ecoutez, vous autres les anciens ! trouvez-vous qu'il ait mérité de l'avancement, celui qui a fricassé tous les autrichiens ? Que chacun donne son avis : les opinions sont libres, comme disent, à Paris, ces muscadins du Directoire.

—Oui ! oui ! répondirent à la fois les soldats du groupe.

—Il est décidé à l'unanimité, dit une voix, que le petit caporal a mérité de l'avancement.

—Alors rrrrran !... fit le vieux sergent en imitant le roulement d'un tambour, il faut le reconnaître.

Et, étendant le bras qu'il avait de libre :

—Soldats de l'armée d'Italie ! s'écria-t-il d'une voix forte, au nom des vieux troupiers ici présents, vous reconnaîtrez le

citoyen Bonaparte pour votre sergent, et lui obéirez en conséquence.

En ce moment l'orateur fut interrompu par un petit homme à la figure pâle, aux yeux étincelants, vêtu d'une redingote grise et ne portant aucune marque distinctive de grade. Ce petit homme lui frappa légèrement sur l'épaule, en lui demandant avec bienveillance :

—Et à quelle époque le sergent peut-il espérer de passer sous-lieutenant.

—Nous verrons, citoyen général en chef répondit le vieux sergent en retroussant fièrement sa moustache.

Après l'affaire de Roveredo, la fatigue des marches forcées qu'avaient faites les soldats, et le combat qu'ils avaient livré dans la journée, décidèrent le général en chef à faire coucher ses troupes sur le champ de bataille. Napoléon lui-même, mourant de soif et de faim, fut trop heureux de trouver un soldat qui lui donna la seule et unique ration de pain qui se trouvait peut-être dans toute l'armée.

En 1805, au camp de Boulogne, un sergent au 2^e régiment de chasseurs à pied de la vieille garde trouve l'occasion, à la suite d'une revue, de faire ressouvenir l'empereur de cette circonstance.

—C'est donc toi qui, ce jour-là, partageais ton souper avec ton général ? lui demanda-t-il.

—Oui, mon empereur, c'est moi ; seulement, j'étais bien fâché que les liquides manquassent, car nous avions une fameuse soif tous les deux.

—C'est vrai ! je m'en souviens.

Et, faisant un signe d'intelligence à Berthier qui s'avança, Napoléon lui dit quelques mots à voix basse ; après quoi se rapprochant du sergent, il ajouta, en détachant la croix qu'il portait toujours au revers de son habit :

—Combien as-tu d'années de service maintenant ?

—Onze ans, mon empereur, dont neuf blessures, huit campagnes, et...

—C'est bon, c'est bon !... Est-ce que nous étions ensemble en Egypte ?

—Un peu, mon empereur ; à preuve que, lorsque vous êtes venu passer l'inspection au quartier des *empestiférés*, c'est moi que... vous savez bien ?

—Je te reconnais maintenant. Ecoute : il est juste qu'à mon tour je partage avec toi ; j'ai deux croix ; toi, tu n'en as pas ; tiens... Mais ce n'est pas tout ; si je t'ai fait faire un mauvais souper autrefois, aujourd'hui je veux que tu fasses un bon dîner. Le maréchal Berthier se chargera

de te faire boire à ma santé, si toutefois les liquides ne manquent pas, ajouta Napoléon en souriant.

— Oh ! bien sûr... mon empereur !... qu'ils ne manqueront pas ! balbutia le sergent. Les liquides !... oh ! jamais pour boire à la santé... de... notre... empereur !...

Et il ne put en dire davantage, tant il devint ému, transporté, électrisé.

Quelques heures après, en prenant place à la table du major général de l'armée, qui l'avait envoyé chercher à son régiment par un de ses aides de camp, le nouveau décoré trouva sous le pli de sa serviette, le brevet qui le nommait chevalier de la Légion d'honneur.

A Arcole, Napoléon se trouvant au milieu de quatre corps autrichiens qui, le pressant de toutes parts, étaient prêts de faire leur jonction, se décida à manœuvrer par le bas de l'Adige. Ce parti ne devait pas être sans danger ; mais s'il réussissait, il était décisif.

Quelques bataillons de la division Vau-bois, sous le commandement du général Guyeux, arrivèrent et se joignirent à ceux qui étaient déjà à Vérone ; la garde en avait été confiée à Kilmaine, avec trois mille hommes. Les divisions Augereau et Masséna traversèrent cette ville pendant la nuit du 14 au 15 novembre 1796, dans le plus grand silence. On crut que l'armée était en retraite ; mais, au lieu de suivre la route de Peschiera, elle prit tout à coup à gauche, et fila le long de l'Adige jusqu'à Ronco, où on jeta un pont. Napoléon espérait arriver dans la matinée à Villa-Nova, et enlever à l'ennemi ses parcs d'artillerie, ses bagages, et l'attaquer par le flanc ou sur ses derrières. Dès ce moment, l'armée française devina l'intention de son général en chef.

Augereau passa le premier l'Adige, prit la chaussée du centre, laissant la 12^e légère à la garde du pont, et marcha sur Arcole. Masséna le suivit de près, sur la chaussée de gauche, jeta la 75^e demi-brigade, comme réserve, dans un bois, à droite du pont, et se dirigea sur Porcil. La réserve de cavalerie, de seize à dix-sept cents chevaux commandée par le général Beauvoir, resta en bataille sur la rive droite de l'Adige, et prête à passer, suivant les circonstances.

Les tirailleurs d'Augereau parviennent jusqu'au pont d'Arcole sans être aperçus ; ils le trouvent barricadé et défendu par deux régiments de Croates, avec du canon. L'avant-garde française, éprouvant

la plus vive résistance, ne peut déboucher, et se remplit en toute hâte jusqu'au point où la chaussée cesse de prêter le flanc. Les généraux se précipitent à la tête de leurs colonnes : Lannes, Verdier, Bon et Verne sont mis hors de combat. Indigné de ce mouvement rétrograde, Augereau saisit un drapeau, s'élançe en avant de deux bataillons de grenadiers, et le porte au-delà du pont ; mais accueilli par une vive fusillade, il est ramené sur sa division. Le feu de l'ennemi est si violent, que les premiers pelotons, à peine arrivés, sont écrasés. Napoléon, de sa personne, veut tenter un dernier effort ; il saisit aussi un drapeau, le place à la tête du pont, et encourageant les siens, leur crie :

— N'êtes-vous plus les soldats de Lodi ?

A la voix, à l'exemple de leur général en chef, ceux-ci retournent au combat.

Le pont est à moitié franchi ; mais le feu de l'ennemi, renforcé par de nouvelles troupes, fait encore manquer cette attaque. Lannes, déjà blessé deux fois, y reçoit un troisième coup de feu ; Vignolle, une blessure dangereuse ; Muiron et Elliot, aides de camp de Napoléon, tombent morts à ses côtés ; le général en chef lui-même entraîné par le désordre de ses troupes en retraite, est précipité dans un marais, et s'y enfonce jusqu'à la moitié du corps ; les Autrichiens le dépassèrent de plus de cinquante pas sans le reconnaître. Cependant les grenadiers, voyant le danger de leur général, font volte-face ; l'adjudant-général Belliard, à leur tête, repousse l'ennemi au delà du pont, et Napoléon est sauvé. « Cette journée, dit-il dans *le Memorial de Sainte-Hélène*, fut celle du dévouement militaire. »

Aussitôt qu'Alvinzi, qui s'était borné à envoyer des renforts sur Arcole, eut appris qu'il avait affaire à toute notre armée, il fit exécuter un changement de front à ses troupes, qui filèrent dans la direction de Montebello. De son côté, Napoléon craignant d'être attaqué le lendemain, concentra toutes ses forces sur la rive droite de l'Adige, en laissant sur la gauche deux demi-brigades pour la garde du pont.

Deux divisions autrichiennes avaient été totalement détruites ; huit pièces de canon étaient restées en notre pouvoir ainsi que plusieurs drapeaux ; on avait fait un grand nombre de prisonniers qui, en défilant le lendemain à travers le camp, remplirent d'enthousiasme les soldats et les officiers de l'armée française. Alors

chacun reprit confiance, et ne songea plus qu'à de nouvelles victoires.

Napoléon regretta vivement ses deux aides de camp. La lettre suivante, qu'il adressa au général Clarke pour lui transmettre cette nouvelle, est remarquable sous plus d'un rapport.

« Votre neveu Elliot, lui mandait-il, a été tué sur le champ de bataille. Ce jeune homme s'était familiarisé avec les armes : il avait plusieurs fois marché à la tête des colonnes. Il aurait été, un jour un officier estimable ; il est mort avec gloire en face de l'ennemi, et n'a pas souffert un instant. Quel est l'homme raisonnable qui n'envierait pas une telle fin ? »

Quant à Muiron, toujours poursuivi par ses pressentimens de mort, il n'avait cessé d'en entretenir ses amis Junot et Marmont. Ce dernier n'avait jamais répondu à ses terreurs qu'en haussant les épaules.

—Tu verras l'accomplissement de mon rêve, lui répétait-il, lorsque le temps sera venu.

—Laissez-moi donc tranquille ! répondait Marmont d'un ton d'ironie. A Lodi, à Borghetto, à la Brenta, à Caldiero, tu t'es battu comme un lion ; tu n'as pas eu seulement une égratignure, et personne de nous n'a été tué : toi et ton rêve, vous n'avez pas le sens commun.

—Parce que les huit mois ne sont pas encore écoulés ; mais patience ! le terme approche.

—Soit ! mais en attendant, crois-moi, ne débite pas de semblables balivernes. Tu sais que tout ce qui se dit, même entre nous, est répété à notre général. Il ne croit pas aux contes de bonnes femmes, lui !... Il y en aurait assez pour qu'il donnât ta place à un autre.

—Ma mort lui en épargnera la peine, avait répliqué Muiron.

Cette conversation des deux aides de camp avait eu lieu le matin même de la bataille. Le soir, comme quelques officiers de l'état-major s'entretenaient du succès et des pertes de la journée, Marmont fit observer qu'il n'avait pas encore vu Muiron.

—Le général l'aura probablement chargé de quelques ordres pour Augereau, lui fut-il répondu.

Un instant après, Junot arrive. L'extrême tristesse de sa physionomie frappe Marmont, que le souvenir de son camarade semble préoccuper davantage :

—Q'est devenu Muiron ? lui demanda-

t-il avec vivacité ; est-il ici ou en mission ?...

Pour toute réponse, Junot baisse les yeux, et jette à Helde, son valet de chambre, un regard pour lui recommander le silence ; mais Marmont l'a compris.

Ah ! s'écrie-t-il avec désespoir, Muiron avait raison : la mort lui a tenu parole !

En effet, Muiron avait été tué par un officier autrichien qui lui avait tiré à la tête un coup de pistolet, à bout portant, tandis qu'il dégageait Napoléon qui, en ce moment, se trouvait entouré d'ennemis. On était au 15 novembre : par une étrange coïncidence, il y avait juste huit mois, jour pour jour, que la sinistre prédiction lui avait été faite dans son rêve.

Quant à Napoléon, il consacra à la mémoire de son aide de camp favori le premier moment de repos qui suivit la victoire.

« Muiron, écrivit-il à sa veuve, est mort sur le champ d'honneur. Vous avez perdu un mari qui vous était cher ; j'ai perdu un ami auquel j'étais attaché par le cœur ; mais la patrie perd plus que nous deux. Si je puis vous être utile à quelque chose, à vous et à votre enfant, comptez sur moi. »

Quelque temps après, il demanda au Directoire, en récompense des services rendus à la république par Muiron, la radiation de madame Berault de Courville, sa belle-mère, et de Charles Berault de Courville, son beau-frère, qui avaient été portés sur la liste des émigrés ; et l'année suivante, à Venise, invité à baptiser une frégate que l'on venait d'armer, Napoléon la nomma *la Muiron* ; et, chose singulière, ce fut sur ce bâtiment qu'il revint d'Egypte en 1799. Enfin, quinze ans plus tard, à Sainte Hélène, comme il dictait à M. de Las-Cases le récit de la bataille d'Arcole, le nom de Muiron ayant été prononcé, l'empereur baissa tristement la tête en disant d'une voix pleine d'émotion :

—Mort héroïquement en voulant me dé fendre !

Ce fut dans la nuit qui suivit cette bataille qu'eut lieu le fait suivant, diversement raconté, et que nous ne rapportons ici que d'après des renseignements positifs.

Sur les trois heures du matin, Napoléon, toujours infatigable, parcourait son camp sous un costume qui ne décelait en rien le général en chef ; il voulait juger par lui-même si les fatigues de trois journées aussi pénibles n'avaient rien fait perdre aux sol-

dat de leur respect pour la discipline et de leur vigilance sur les mouvements de l'ennemi. Il vient à passer devant une sentinelle endormie ; sans l'éveiller et avec précaution il lui enlève son fusil. Quelques moments après le jeune soldat ouvre les yeux, se voit désarmé, et reconnaît son général qui se promène tranquillement et fait faction à sa place.

— Je suis perdu ! s'écrie-t-il.

— Rassure-toi, lui dit Napoléon d'un ton bienveillant ; après tant de fatigues, il peut-être permis à un brave tel que toi de succomber au sommeil ; cependant je t'engage à mieux choisir ton temps une autre fois.

Ce jeune soldat appartenant à la 75e demi-brigade, ne crut pouvoir mieux reconnaître cet acte de clémence de son général, qu'en se faisant tuer le lendemain, 19, au combat de Campaza, où les deux régiments autrichiens d'Ehrbach et de Laslezmann furent en partie détruits par cette même 75e demi-brigade, sous le commandement du général Vaubois.

La nouvelle de la victoire d'Arcole et des derniers événements qui la suivirent fut portée à Paris par le chef de bataillon Lemarrois, aide de camp de Napoléon. Il était chargé de présenter au directoire les huit drapeaux enlevés à la colonne autrichienne, si complètement écrasée sur la chaussée d'Arcole. Le gouvernement et les Parisiens accueillirent avec enthousiasme ces nouveaux trophées de la valeur française ; et, sur la proposition du Directoire, le corps législatif décréta : " Que les drapeaux républicains portés à la bataille d'Arcole, contre les bataillons ennemis, par les généraux Bonaparte et Angereau, leur seraient donnés à titre de récompense nationale."

De tout temps l'habileté de la diplomatie autrichienne a été reconnue. Elle regagnait par des traités ce qu'elle avait perdu par des batailles. Après la défaite d'Arcole, elle proposa à Napoléon un armistice que celui-ci refusa, malgré les instructions que lui avait envoyées le Directoire ; et, débarrassé de tous ses adversaires, le général en chef revint sur Mantoue, la cerna et la força de se rendre. Puis, le 10 mars 1797, il battit le prince Charles qui avait voulu s'opposer au passage du Tagliamento, et fit son entrée à Venise. De là, les Français, s'avancant au pas de course, triomphèrent à Trévise, entrèrent à Trieste, et, s'acharnant à la poursuite de l'archiduc, poussèrent jusqu'à trente lieues en avant de Vienne. Alors, Napoléon fit une halte ;

des parlementaires autrichiens arrivèrent, et Léoben fut fixé pour le siège des négociations qui allaient s'entamer. Napoléon sait se passer des pleins pouvoirs du Directoire : c'est lui qui a fait la guerre, c'est lui qui fera la paix. Cependant les négociations traînent en longueur ; ces pourparlers le fatiguent, et un jour, au milieu d'une discussion, il se lève, saisit un magnifique cabaret de porcelaine qu'il brise et qu'il foule à ses pieds, en disant aux plénipotentiaires :

— Eh bien ! c'est ainsi que je vous pulvériserai tous !

Les diplomates effrayés, accordent les concessions qu'il demande. On lit le traité. Dans le premier article, l'empereur d'Autriche déclare qu'il reconnaît la république française. A ces mots, Napoléon s'écrie :

— Riez ce paragraphe, qui est inutile. La république française est comme le soleil : aveugles sont ceux que son éclat n'a point frappés.

Un traité est signé le 18 avril 1797 ; mais en attendant qu'il soit ratifié, Napoléon, qui réunit la double qualité du général en chef et de plénipotentiaire unique, établit successivement son quartier général à Montebello, puis à Rasseriano, près d'Udine, et enfin à Milan. Ce fut de cette dernière ville qu'il reçut, du Directoire, l'ordre de se rendre à Restadt, où le fameux traité de Campo-Formio devait être définitivement signé par tous les représentants des souverains d'Allemagne, réunis en congrès ; mais, avant de quitter la capitale de la Lombardie, Napoléon adressa ses adieux à ses troupes par cette courte proclamation :

" Soldats de l'armée d'Italie ; je pars demain pour me rendre à Restadt. En me trouvant séparé de l'armée, je ne serai consolé que par l'espoir de me revoir bientôt au milieu de vous, luttant contre de nouveaux dangers. Quelque poste que le gouvernement assigne aux braves de l'armée d'Italie, ils seront toujours les dignes soutiens de la liberté et de la gloire du nom français !"

Il partit de Milan le 17 novembre 1797. Son voyage fut marqué par l'empressement du peuple à le voir et à lui offrir des fêtes. A Mantoue il y eut, à son arrivée, une illumination générale ; il logea à la Cour, palais des anciens ducs. Le roi de Sardaigne l'attendait à Turin, où la plus belle réception lui était préparée ; mais il refusa les honneurs qu'on voulait lui rendre. Il traversa le mont Cenis, et son pas-

sage en Suisse fut un grand événement pour le pays. A son entrée dans le canton de Vaud, des jeunes filles, vêtues de blanc, le complimentèrent et lui offrirent une couronne sur laquelle était inscrite la sentence arbitrale qui avait proclamé la liberté de la Valtelline, et cette maxime si chère aux Vaudois : "Un peuple ne peut pas être sujet d'un autre peuple." Sa voiture s'étant cassée près d'Avenches, il arriva à pied à l'ossuaire de Morat. Un officier, qui avait servi jadis en France, lui montra le champ de la sanglante bataille de ce nom, et lui expliqua comment les Suisses, en descendant des montagnes voisines, étaient venus, à la faveur d'un bois, tourner la position de l'armée des Bourguignons et l'avaient mise en déroute.

—Quelle était la force de l'armée du duc de Bourgogne ? lui demanda Napoléon.

—Général, elle se composait de soixante mille hommes, lui répondit l'officier suisse.

—Soixante mille hommes ! fit Napoléon avec surprise ; ils auraient dû couvrir ces montagnes.

—Les français d'aujourd'hui font mieux la guerre, dit un officier du cortège.

—Monsieur, répliqua Napoléon en se retournant vivement vers ce dernier, les Bourguignons de ce temps-là n'étaient pas Français.

Après quelques propos insignifiants sur cet amas d'ossements rassemblés en ce lieu. Napoléon remonta dans sa voiture qu'on avait eu le temps de réparer. Des salves d'artillerie, répétées par le canon de la forteresse de Humberg et les redoutes environnantes, annoncèrent son arrivée à Bâle. Là, il fut complimenté par une députation du conseil privé, présidé par le bourgmestre de Buxtorf. Les compagnies franches à pied et à cheval paradèrent devant l'auberge de l'*Ours pacifique*, où lui avait été préparé un repas magnifique. Napoléon embrassa tendrement M. Fesch, son grand-oncle maternel, ainsi que plusieurs de ses parents qui s'étaient donné rendez-vous dans cette auberge pour le voir à son passage ; mais, pour éviter les réceptions brillantes qu'il savait qu'on lui ménageait, dans le département du Rhin surtout, il changea l'itinéraire de sa route, suivit la rive droite du fleuve et passa à Offenbourg sans même voir Augereau, qui y avait son quartier général et qui lui écrivit à cette occasion. "Vous êtes arrivé à Offenbourg comme on tombe des nues, mon cher général ;

c'est un mauvais tour que vous avez joué à un de vos plus dévoués lieutenants, qui, s'il avait été prévenu de votre passage, ne se serait certainement pas privé du plaisir de vous embrasser. Comme Rastadt n'est pas, dit-on, le lieu du monde le mieux pourvu ni le plus commode, je vous envoie mon aide de camp Fournier, que je charge de vous offrir tout ce qui est à ma disposition."

Napoléon comptait partir de Rastadt aussitôt que la convention secrète du traité aurait été signée. Le Directoire lui-même alla au-devant de ses intentions en lui écrivant, le jour même de son arrivée dans cette ville, que : "impatience de le voir et de conférer avec lui sur les intérêts majeurs et multipliés de la patrie, il l'invitait à presser le plus possible l'échange de ratifications, et qu'il désirait lui témoigner publiquement sa propre satisfaction et être envers lui le premier interprète de la reconnaissance nationale." Cette convention fut signée le 1er décembre 1797, et le lendemain Napoléon quitta Rastadt. Puis, sans s'arrêter, il traversa la France en gardant le plus strict incognito, arriva à Paris le 5 du même mois, et descendit à sa petite maison de la rue Chantereine, à laquelle l'autorité municipale donna le nom de *rue de la Victoire*, aussitôt que le retour du vainqueur de l'Italie fut connu officiellement dans la capitale.

CHAPITRE II.

Napoléon n'était pas resté absent de Paris deux ans, et cependant dans ce court laps de temps il avait fait cent cinquante prisonniers, pris cent soixante et dix drapeaux, cinq cent cinquante pièces de canon, cinq équipages de pont, neuf vaisseaux de 64 canons, douze frégates de 32, quatorze corvettes et dix-huit galères. De plus, après avoir emporté de France deux mille louis, il y avait envoyé à plusieurs reprises, près de cinquante millions : contre toutes les traditions antiques et modernes, c'était l'armée qui avait nourri la patrie, et cependant si l'on en croit certains mémoires, Napoléon revint d'Italie n'ayant pas à lui trois cent mille francs. Il s'attendait à une grande récompense nationale ; on proposa au conseil des anciens de lui donner la terre de Chambord et un bel hôtel à Paris ; mais le Directoire déterminé par un sentiment de jalousie, s'alarmant de cette proposition, ne voulut pas y consentir, et la fit écarter par ses créatures.

Pendant ce temps, retiré dans sa petite

maison de la rue de la Victoire, avec sa famille, Napoléon menait à Paris la vie la plus simple. Il allait au spectacle, qu'il aimait toujours beaucoup, mais en loge grillée, et rejeta les propositions des administrateurs de théâtre, qui voulurent lui donner une représentation d'apparat. Cependant il assista à la seconde représentation d'*Horatius Coclès*, qui avait attiré un concours immense de spectateurs. Quoique sans uniforme et caché au fond d'une loge, il fut aperçu et reconnu. Aussitôt la salle retentit d'applaudissements unanimes et des cris longuement répétés de *vive Bonaparte !*

Dès son arrivée dans la capitale, les chefs de tous les partis s'étaient présentés chez lui ; mais s'étant excusé de ne pouvoir les recevoir, il n'y admit d'habitude que quelques savants, tels que Monge, Bertholet, Laplace, Prony, Lagrange ; plusieurs généraux, Berthier, Desaix, Lefevre, Caffarelli-Dufalga, et un petit nombre de députés ; Bernardin de Saint-Pierre y eut aussi ses entrées. Pendant ce temps le Directoire s'occupait de préparer à Napoléon un triomphe éclatant, à l'occasion de la remise du traité de Campo-Formio, qui devait lui être faite solennellement et en séance publique. Le 10 décembre 1797 fut le jour choisi pour cette espèce d'ovation.

La grande cour du Luxembourg avait été disposé à cet effet. Au fond s'élevait l'*autel de la patrie*, surmonté des statues de la Liberté, de l'Égalité et de la Paix, et décoré de trophées composés des nombreux drapeaux conquis par l'armée d'Italie. Autour de l'autel étaient placés des sièges pour les membres du Directoire les ministres et le corps diplomatique ; un vaste amphithéâtre était réservé aux autorités civiles et militaires. Une foule immense de spectateurs garnissait la cour et les fenêtres du palais, toutes les rues environnantes étaient remplies d'une multitude de citoyens, l'air retentissait de vivat. Des corps de troupes étaient disposés, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, pour le maintien de l'ordre.

Le Directoire avec son cortège prit place. Le Conservatoire de musique exécuta une symphonie qui fut tout à coup interrompue par les cris de *Vive la République ! Vive Bonaparte !* Mais les cris redoublèrent lorsque Napoléon parut accompagné du général Joubert et du chef de brigade Andréossy. Des acclamations unanimes partirent aussitôt dans toutes les directions, et le proclamèrent le *libérateur*

de l'Italie, le pacificateur du continent ! tandis que lui s'avancait avec calme et modestie. Pendant ce temps l'*hymne à la liberté* fut entonné par les artistes du Conservatoire, et l'assemblée, électrisée, répéta en chœur le refrain de cet hymne. Le Directoire, le cortège, tous les spectateurs se levèrent et se découvrirent pendant l'invocation. Parvenu au pied de l'*autel de la patrie*, Napoléon fut présenté au Directoire par le ministre des relations extérieures qui, dans son discours, sut amener adroitement l'éloge le plus vrai et le mieux mérité du vainqueur de l'Italie.

“ Quand je pense, dit M. de Talleyrand, en terminant, à tout ce que Bonaparte fait pour qu'on lui pardonne sa gloire, à ce goût antique de la simplicité qui le distingue, à son amour pour les sciences ; quand personne n'ignore son profond mépris pour l'éclat, le luxe ; ah ! loin de redouter ce qu'on voudrait appeler son ambition, je sens qu'il nous faudra peut-être le solliciter, un jour, pour l'arracher aux douceurs de sa studieuse retraite. La France entière sera libre ; tandis que lui ne le sera jamais : tel est sa destinée ! ”

Après cette prophétie de M. de Talleyrand, le silence devint plus profond pour entendre Napoléon, qui, après avoir remis au président du Directoire la ratification donnée par l'Empereur d'Autriche au traité de Campo-Formio, parla en ces termes :

“ Citoyens directeurs, le peuple français, pour être libre, avait les rois à combattre. Pour obtenir une constitution fondée sur la raison, il avait dix-huit siècles de préjugés à vaincre : vous avez triomphé de tous ces obstacles. La religion, la féodalité et le royalisme ont successivement gouverné les peuples ; mais de la paix que vous venez de conclure datera l'ère des gouvernements représentatifs. Vous êtes parvenus à organiser la grande nation, dont le vaste territoire n'est circonscrit que parce que la nature en a posé elle-même les limites. Vous avez fait plus : les deux plus belles parties de l'Europe, jadis si célèbres pour les arts, les sciences et les grands hommes dont elles furent le berceau, voient avec espérance le génie de la liberté sortir des tombeaux de leurs ancêtres. Ce sont deux pedestaux sur lesquels les destinées du monde vont placer deux puissantes nations, et lorsque le bonheur du peuple français sera assis sur les

meilleures lois organiques, l'Europe entière deviendra libre !”

Barras, président du Directoire, répondit à Napoléon :

“ La nature, avare de ses prodiges, ne donne que de loin en loin de grands hommes à la terre ; mais elle dût être jalouse de marquer l'aurore de la liberté par un de ces phénomènes, et la sublime révolution du peuple français, nouvelle dans l'histoire des nations, devait présenter un génie nouveau dans l'histoire des hommes célèbres. Le premier de tous, citoyen général, vous avez secoué le joug des parallèles ; et du même bras dont vous avez terrassé les ennemis de la république, vous avez écarté les rivaux que l'antiquité vous présentait !

“ Tous les âges, tous les empires, offrent des conquérants précédés de l'effroi, suivis de la mort et de l'esclavage ; mais vous, citoyen général, vous avez médité vos conquêtes avec la pensée de Socrate ; vous avez semé la victoire et la liberté, réconcilié l'homme avec la guerre, et après dix-huit siècles, vengé la France de la fortune de César !

“ Citoyen général, c'est surtout comme pacificateur du continent que le Directoire se plaît à vous contempler. Par la plus glorieuse paix, vous faites tout à coup succéder à la puissance des armes françaises une attitude de repos plus formidable encore ; vous prouvez qu'on peut cesser de vaincre sans cesser d'être grand !”

En terminant, Barras tendit les bras à Napoléon, et lui donna au nom du peuple français, l'accolade fraternelle. Les autres directeurs suivirent cet exemple. Alors le Conservatoire exécuta le *Chant du Retour*, paroles de Chénier, musique de Méhul. Le reste de la séance fut rempli par un discours du ministre de la guerre, dans lequel il célébra les exploits des armées, les triomphes de la république sur ses ennemis intérieurs et extérieurs, et Napoléon, le héros du jour et de la solennité. On remarqua que loin de suivre l'exemple des autres orateurs, Napoléon, dans son discours, avait évité de parler des affaires du temps ; mais cette dernière phrase : *Lorsque le bonheur du peuple français sera assis sur les meilleures lois organiques, l'Europe entière deviendra libre !* resta gravée dans les esprits réfléchis, et parut contenir un sens profond.

Cette réception fut suivie d'un grand dîner où assistèrent les présidents des deux

conseils, le corps diplomatique et les principales autorités civiles et militaires. Le président du Directoire y porta plusieurs toasts, auquel répondit la musique. Napoléon n'y fut pas nommé ; mais le poète Lebrun, qui assistait à ce dîner, improvisa ces deux vers sur lui :

“ Héros cher à la paix, aux arts, à la victoire,
Il conquiert en deux ans mille siècles de gloire !”

Le lendemain, Napoléon dîna chez le directeur François de Neufchâteau ; c'était un repas de savants et de gens de lettres. Le général témoigna le plus vif plaisir de cette réunion, en se livrant à tout l'épanchement de l'intimité. Il étonna les convives par la variété et l'étendue de ses connaissances, parla de mathématique avec Lagrange de métaphysique avec Sieyès, de poésie avec Chénier, de littérature avec Arnault, de politique avec Gallois, et de législation avec Daunou. Au dessert Laïs et Chéron chantèrent quelques couplets à la louange des vainqueurs de Lodi et d'Arcole : enfin les lettres et les arts apportèrent à l'envi leurs tributs à Napoléon ; David lui offrit de le peindre, l'épée à la main, sur le champ de bataille....

— Non, lui répondit-il ; ce n'est plus avec l'épée que l'on gagne les batailles. Je veux être représenté calme sur un cheval fougueux.

Cette belle idée, saisie par le grand artiste, produisit par la suite un de ses plus beaux tableaux.

Les deux conseils législatifs donnèrent aussi un dîner à Napoléon ; vint ensuite le tour des ministres. Obligé de subir toutes ces fêtes, il y restait le moins qu'il pouvait ; mais à celle que lui donna son grand admirateur, M. de Talleyrand, qui fut remarquable par le luxe et le goût qui y présidèrent, Napoléon demeura davantage. Ce ministre des relations extérieures vint en personne lui faire son invitation, et le pria de déterminer lui-même le jour où il voudrait que la fête eût lieu. Il pria aussi madame Bonaparte de lui donner la liste des personnes qu'elle désirait y faire inviter.

Cette fête, où l'élite de la société de Paris était réunie, se composa, comme toutes les fêtes d'alors, d'un bal et d'un souper. Nous n'en aurions pas parlé, si elle n'avait donné lieu à un incident assez piquant. Napoléon avait amené avec lui Arnault, auteur de la tragédie de *Marius à Minturnes*. En entrant dans la salle de bal :

— Donnez-moi votre bras, lui dit-il en

s'emparant en effet du bras de ce membre de l'Institut.

Puis, jugeant que cette préférence devait l'étonner, il ajouta :

—Je vois là bon nombre d'importuns tout prêts à m'assaillir ; tant que nous serons ensemble, il n'oseront pas entamer une conversation qui interromprait la nôtre.

Voilà donc Napoléon et Arnault circulant bras dessus bras dessous au milieu des danseurs et des curieux ; la foule se groupa bientôt autour d'eux, et les gens dont Napoléon voulait se garder furent justement ceux dont il devint aussitôt la proie. Se voyant bientôt l'un et l'autre cernés par eux, et la conversation s'étant engagée, comme Napoléon avait lâché le bras d'Arnault, celui-ci profita de sa liberté, non pour se promener dans le bal, mais pour se reposer. Il s'assit sur une banquettes placée dans le premier salon ; à peine était-il là que madame de Staël vint prendre place à côté de lui. Arnault connaissait peu cette femme ; cependant, sur le désir qu'elle en avait témoigné, un soir il s'était laissé conduire chez elle par Regnault de Saint-Jean-d'Angély, son ami ; mais il n'y était pas retourné depuis.

—On ne peut pas aborder votre général, dit-elle à Arnault ; il faut que vous me présentiez à lui.

D'après les préventions que celui-ci savait que Napoléon entretenait contre madame de Staël, dont il redoutait l'esprit dominateur, et craignant qu'elle n'éprouvât quelque rebuffade, il tâcha de la dissuader de cette résolution, sans cependant s'expliquer franchement vis-à-vis d'elle. Il n'y eut pas moyen. S'emparant de son bras, elle le mène droit à Napoléon, à travers le cercle qui l'entourait et qu'elle écarta. Forcé de faire ce qu'elle désirait, mais voulant au moins décliner la responsabilité dont un regard très-significatif de Napoléon l'avait déjà grevé :

—Madame de Staël, dit Arnault en s'adressant à Napoléon, prétend avoir besoin auprès de vous, général, d'une autre recommandation que son nom, et exige que je vous la présente, ajouta-t-il en s'inclinant.

Le cercle se resserre alors, chacun étant curieux d'entendre la conversation qui allait s'engager entre deux pareils interlocuteurs. Madame de Staël accabla d'abord de compliments très-élogieux Napoléon, qui y répondit par des propos assez froids, mais très-polis. Une autre personne n'eût pas été plus avant ; mais,

sans faire attention à la contrariété qui se manifestait dans les traits et dans l'accent du général madame de Staël, déterminé à engager une discussion en règle, le poursuivit de questions, et tout en lui faisant entendre qu'il était pour elle le premier des hommes :

—Général, lui demanda-t-elle brusquement, quelle est la femme que vous aimez le plus ?

—La mienne, madame.

—C'est tout simple ; mais qu'elle est celle que vous estimeriez d'avantage ?

—Celle qui aurait le plus de soins de son ménage.

—Je le conçois encore ; mais enfin qu'elle serait, pour vous, la première des femmes ?

—Celle qui ferait le plus d'enfants, madame.

Et Napoléon se retira précipitamment, en laissant madame de Staël au milieu d'un cercle plus égayé qu'elle de cette boutade. Toute déconcertée d'un résultat qui répondait si mal à son attente ;

—Votre grand homme, dit-elle à Arnault, est un homme bien singulier !

La singularité de cette scène est expliquée par celle des personnages : d'après le caractère connu de madame de Staël, et l'influence fondée ou non qu'on lui attribuait dans les affaires politiques, Napoléon crut qu'elle se rapprochait de lui moins pour l'admirer que pour le dominer, et qu'elle le flattait comme on caresse un cheval, pour mieux le monter. Jaloux alors de son indépendance comme il le fut depuis de son autorité, il se hâta d'écartier, par un mot, cette indiscreète amazone qui, remise de son désappointement, revint pourtant depuis à la charge, et finit par recevoir plus tard une atteinte un peu plus rude, et dont elle ne se releva pas. Amusante pour ceux qui furent témoins de cet incident, la fête fut charmante pour tout le monde. Le nom de Bonaparte proclamé par toutes les bouches, l'était aussi par l'orchestre. Une contredance qui portait son nom fut exécutée pour la première fois, et devint dès lors la contredance favorite dans tous les bals, à la guinguette comme dans les salons.

La danse fut interrompue par un banquet splendide, pendant lequel Laïs, le Tyrtée de l'époque chanta des couplets fort spirituels, composés pour le héros de la fête par les Pindares du Vaudeville. En célébrant ses exploits passés, on célébrait aussi les exploits futurs dont ils étaient le pronostic.

Peu de temps après, c'est-à-dire le 28 décembre 1797, Napoléon fut nommé membre de l'Institut, en remplacement de Carnot, prosrit comme royaliste à la suite des événements du 18 fructidor.

Ce jour-là, à six heures du soir (à cette époque, les séances académiques avaient lieu après le dîner), il se rendit, de sa petite maison de la rue de la Victoire, au Louvre, où l'Institut siégeait. Durant le trajet, on arrêta plusieurs fois sa voiture pour la visiter, en conséquence d'un décret du Directoire, qui ordonnait la combustion de toutes les marchandises anglaises. Le général supporta très-patiemment cette mesure vexatoire, qu'il pouvait faire cesser d'un mot : mais il avait recommandé à son cocher de ne pas le faire connaître. Ces messieurs inspectèrent donc le modeste coupé de Napoléon, qui resta calme et impassible tout le temps que dura cette visite.

La séance fut brillante. L'Assemblée était composé de l'élite de la société de Paris. Le désir de voir l'homme à qui l'on devait une paix acquise par tant de victoires, y attira plus de spectateurs que l'éloquence des académiciens n'y avait amené d'auditeurs ; aussi regardait-on plus qu'on n'écoutait. Un seul lecteur captiva l'attention : ce fut Chénier. Il lut un poème à la louange du général Hoche. Ces vers, dans lesquels respirait la haine la plus énergique contre l'Angleterre furent écoutés avec une sorte de saïs action qui se changea bientôt en enthousiasme, quand du héros mort, passant au héros vivant, et s'adressant à un sentiment non moins vif que les regrets dus aux rares qualités de Hoche, nous voulons dire l'espérance que l'on fondait sur le génie de Napoléon, Chénier, s'écria :

« Si jadis un Français, des rives de Neustrie
Descendit dans leurs ports, précédé de Poltroi,
Vint, combattit, vainqut, fut conquérant et roi,
Quels rochers, quels remparts deviendront leur asile,
Quand Neptune irrité lancera dans leur île
D'Arcole et de Lodi les terribles soldats,
Tous ces jeunes héros, vieux dans l'art des combats,
La grande nation à vaincre accoutumés,
Et le grand général guidant la grande armée !... »

Alors les applaudissements, les acclamations qui s'élevèrent de toutes parts prouvèrent que ces beaux vers exprimaient les sentiments de toute l'assemblée. La séance levée, Napoléon retourna chez lui, où il n'arriva pas sans avoir été arrêté et interpellé de nouveau ; mais ces importunités ne durent pas lui faire oublier les hommages qui lui avaient été prodigués dans cette soirée. Au surplus, personne n'attachait

jamais plus de prix que lui au titre de membre de l'Institut, car, à dater de ce jour, il le prit dans tous ses actes publics.

Neuf ans plus tard, un lundi du mois de septembre 1806, M. Geoffroy-Saint-Hilaire présidait la séance de l'Institut. Ampère occupait la tribune, et lisait un mémoire sur son admirable *Théorie des courants électriques*. L'Académie était absorbée par l'attention que commandait ce travail, lorsque tout à coup une agitation extraordinaire, suivie d'un murmure général, vint à se répandre parmi les membres, à la vue d'un étranger qui, vêtu d'un frac bleu foncé et décoré de la légion d'honneur, parut à la porte de la salle, entra mystérieusement, fit de la main un geste qui arrêta tout à coup ce murmure, et, approchant d'un fauteuil vide, y prit place.

Pendant M. Ampère, dont l'extrême distraction était aussi connue que son immense savoir, n'avait pas remarqué ce mouvement, bientôt diminué par l'intérêt même de sa lecture, et sans doute aussi par le soin qu'avait mis à le calmer l'inconnu, dès son arrivée. Le mémoire lu, Ampère le dépose sur le bureau de l'Académie, recueille de ses confrères les témoignages, d'admiration que son travail méritait, et retourne tranquillement à sa place. Mais quel est son étonnement ! son fauteuil est occupé par l'étranger qui vient d'arriver et qu'il ne connaît pas. Ampère, un peu piqué, tourne autour de ce siège avec une sorte de gêne ; n'osant prier celui qui l'occupe de le lui céder, il toussa avec affectation et cherche poliment à lui faire deviner qu'il a usurpé la place qui lui appartient. Mais, soit que l'inconnu ne le comprit pas ou qu'il ne voulût pas le comprendre, il le regarde froidement, et ne bouge pas. Ampère, s'enhardissant de plus en plus, commence à murmurer, et s'adressant enfin à ses voisins, leur dit :

— Il est vraiment étrange qu'on vienne ainsi sans autres formes, s'emparer de la place d'un autre !... »

Mais le savant, ne rencontrant autour de lui qu'un sourire silencieux, s'adresse alors à M. Geoffroy-Saint-Hilaire :

— M. le président, lui dit-il, je dois vous faire remarquer qu'une personne étrangère à l'Académie s'est emparée de ma place, et siège parmi nous.

Cette espèce de dénonciation occasionne une nouvelle rumeur. M. Geoffroy-Saint-Hilaire répond au plaignant :

— Vous êtes dans l'erreur, mon cher confrère ; cette personne à laquelle vous

faites allusion est membre de l'Académie des sciences.

— Et depuis quand ? demande Ampère fort étonné.

— Depuis le 5 nivôse an vi, répond l'étranger.

— Et dans quelle section, s'il vous plaît, monsieur ? réplique Ampère d'un ton ironique.

— Dans la section de mécanique, mon cher collègue, répond encore l'étranger en souriant.

— C'est un peu fort ! s'écrie Ampère ; et prenant un annuaire de l'Institut, il l'ouvre avec vivacité, et lit à cette date : « Napoléon Bonaparte, membre de l'Académie des sciences, nommé dans la section de mécanique le 5 nivôse an vi. »

En effet, c'était lui-même qui était venu ce jour-là courber sa tête sous le niveau de la science. Ampère, excessivement troublé, se confond en excuses : sa vue s'était tellement affaiblie, qu'il n'avait pas reconnu l'empereur.

— Voilà, monsieur, lui dit gaiement Napoléon, l'inconvénient qu'il y a de ne pas fréquenter ses collègues. Je ne vous vois jamais aux Tuileries ; mais je saurai bien vous forcer à venir au moins m'y souhaiter le bonjour.

Ces paroles, dites avec une extrême bienveillance, rassurèrent le grand mathématicien, qui, ayant aperçu un fauteuil vide alla s'y asseoir tranquillement et comme s'il ne s'était rien passé. Alors M. Geoffroy-Saint-Hilaire demanda à l'empereur s'il voulait bien que la séance continuât.

— Sans doute, M. le président, lui répondit Napoléon ; il n'y a rien de nouveau ; seulement, l'assemblée s'étant augmentée d'un de ses membres, elle se trouve plus complète.

Laplace parut à la tribune, et communiqua un mémoire sur les probabilités, que l'empereur parut écouter avec un vif intérêt ; puis un ingénieur, étranger à l'Académie, M. Brunel, succéda à Laplace, et lut un autre mémoire sur les routes souterraines que l'on peut construire sous le lit des fleuves. Pendant tout le temps que dura cette lecture, l'empereur parut absorbé dans ses réflexions. M. Brunel descendu de la tribune, M. Geoffroy-Saint-Hilaire eut à nommer une commission pour faire un rapport sur ce qui venait d'être entendu, et l'Académie éprouva une profonde surprise quand le président dit à haute voix :

— Je nomme membres de la commission qui examinera le travail de M. Bru-

nel, Sa Majesté l'empereur et MM. Monge et Poisson.

Alors tous les regards se dirigèrent vers Napoléon, qui, se levant à demi :

— M. le président, dit-il, j'accepte avec plaisir.

Et la séance fut levée ; mais, avant de partir, l'empereur causa quelques instants au milieu des illustres savants, qui lui prodiguaient toutes les marques de leur reconnaissance. Après les avoir engagés à venir le voir aux Tuileries plus souvent qu'ils ne le faisaient, il se retourna vers Ampère, et lui dit en lui tendant la main.

— Quant à vous, mon cher collègue, je vous attends demain à dîner ; ce sera pour sept heures. Je vous placerai à côté de l'impératrice, afin que vous ne la preniez pas pour une autre.

Puis il monta en voiture et retourna aux Tuileries.

Le lendemain, l'empereur ne se mit à table qu'à huit heures du soir, après avoir attendu son collègue de l'Institut pendant une heure. . . . Ampère avait oublié l'invitation.

Au milieu des fêtes triomphales et du concert d'éloges par lesquels on célébrait la gloire du vainqueur de l'Italie, il y eut aussi quelques voix discordantes qui essayèrent de la flétrir. C'était l'envie de ses rivaux, la jalousie du Directoire, la rage secrète des puissances qu'il avait humiliées, vaincues ou renversées, le mécontentement de quelques patriotes italiens, exigeants ou ambitieux. L'intrigue s'agissait contre lui, même au sein de l'armée. On imputa au défenseur de Vérone, le général Balfand, d'avoir dit qu'il porterait à Paris trente chefs d'accusation contre Bonaparte. Augereau tenait aussi de mauvais propos contre son ancien général en chef, qui cependant s'était montré son ami dans toutes les occasions. Une femme envoya prévenir madame Bonaparte qu'on voulait attenter aux jours de son mari, et que le poison serait un des moyens dont on ferait usage. Napoléon fit arrêter le porteur de l'avis, qui ne se déconcerta point et se rendit, accompagné par un juge de paix, chez cette femme, qui fut trouvée étendue sur le carreau et baignée dans son sang : elle avait été, dit-on, étranglée par les hommes dont elle avait écouté la conversation. Lorsqu'on pénétra dans son logement, elle était encore vivante, mais dans un état tellement désespéré, qu'elle ne put faire aucune déposition.

Avec la paix, Napoléon avait vu arriver le terme de sa carrière militaire, et,

doué de cette étonnante activité dont on a vu la puissance, il se trouvait en face d'un ennemi plus terrible pour lui que tous ceux qu'il avait vaincus : Poissiveté !

Il faut le dire, le Directoire, en dépit de tous les égards et de toute la franchise qu'il affectait envers Napoléon, avait peine à supporter sa grande popularité. Les troupes, en rentrant en France, le célébraient dans leurs récits, dans leurs chansons : elles disaient hautement qu'il fallait chasser les avocats et le faire roi. L'administration marchait mal ; beaucoup d'espérances se tournaient vers le vainqueur de l'Italie ; ce fut alors que les directeurs voulurent le décider à retourner au congrès de Restadt pour y diriger les opérations. Il refusa ; mais il voulut bien accepter le commandement en chef de l'armée d'Angleterre. Alors il fit part au gouvernement du grand projet qu'il avait nourri secrètement au milieu de ses triomphes, et dont le savant Monge seul reçut la confiance à Milan ; ce projet n'était autre que la mémorable expédition d'E-

gypte. Au mois de janvier 1798, il avait dit à Bourrienne :

—Je ne veux ni ne puis rester ici : il n'y a rien à faire ; ils ne veulent entendre à rien ; peu à peu je me coulerai, parce que tout s'use à la longue. Cette petite Europe ne fournit pas assez de gloire, c'est une taupière. Il n'y a jamais eu de grands empires et de grandes révolutions qu'en Orient, où vivent six cents millions d'hommes. Il me faut donc aller en Orient : toutes les grandes renommées viennent de là.

En effet, le plan de cette expédition, qui ouvrait la route de l'Inde au commerce français, fixa l'attention du Directoire et lui parut satisfaire tous ses intérêts, dont le moindre, sans doute, était de retrouver la sécurité, en éloignant l'homme qui lui portait ombrage. Quant à Napoléon, il lui fallait dépasser les plus grandes renommées. Déjà il avait fait plus qu'Annibal, il voulait faire autant qu'Alexandre et César ; son nom manquait aux Pyramides où étaient inscrits ces deux grands noms.

AVIS CHARITABLES DONNES A L'ABRI DES RIDEAUX

PAR MADAME CAUDLE. (1)

DOUZIÈME CHAPITRE.

(M. Caudle, étant rentré un peu tard, déclare que dorénavant il aura une clef.)



Je vous le dis franchement M. Caudle, je considère que c'est gaspiller le tems que de se coucher du tout maintenant ! Le coq va chanter dans un instant.

Pourquoi suis-je restée debout, alors ? Parce que je l'ai bien voulu—mais voilà comme vous me remerciez. Non, Caudle, vous avez beau parler ; je ne ferai pas veiller la fille pour vous attendre, et n'en parlons plus. Qu'est-ce que vous dites ? Pourquoi reste-t-elle debout avec moi, alors ? C'est bien différent ; vous ne croyez pas, je suppose, que je vais

veiller toute seule. Taisez-vous, M. Caudle ; non, je ne veille pas exprès pour avoir le plaisir de jaser ; et, pour dire ça, il faut que vous soyez un ingrât et un cœur de roche. Je veille, parce que ça me plaît de veiller ; et si vous passez toute la nuit dehors—et vous ne tarderez pas à le faire je n'en doute pas—eh bien, je ne me coucherai pas du tout, ainsi taisez-vous.

—Oh ! je le sais ? vous autres hommes, vous passez fort agréablement votre temps dans vos clubs—égoïste que vous êtes ! Vous chantez, vous riez, vous contez des histoires, et vous ne songez à l'heure ; vous ne songez jamais qu'il y a une personne qui s'appelle votre femme, qui vous appartient et qui vous attend. Qu'est-ce que ça vous fait que votre femme veille, compte les minutes, voie mille images fantastiques surgir d'au milieu du charbon—s' imagine quelquefois qu'il vous est arrivé quelque chose d'affreux—? Est-elle

(1). Voir nos dernières livraisons.

folle de s'occuper ainsi de vous, oh ! non, du moment qu'une femme est mariée, c'est une négresse—c'est pis qu'une négresse—il faut qu'elle endure tout.

—Mais, dites-moi donc, ce que vous pouvez avoir à vous dire ? Au lieu de rester assis tranquillement le soir auprès de votre femme et vous coucher à une heure décente,—aller à un club pour y rencontrer un tas de gens qui ne s'occupent pas plus de vous que de la lune—mais c'est que c'est monstrueux ! Qu'est-ce que vous dites ? *Vous n'y allez qu'une fois la semaine ?* Qu'est-ce ça fait ? Vous feriez aussi bien d'y aller tous les soirs ; et je m' imagine que ça ne tardera pas. Dans ce cas, tenez-vous le pour dit, vous entrerez comme vous pourrez : je ne veillerai pas pour vous je vous en assure.

—Ma santé se détruit, diminue nuit par nuit, et—oh ! ne dites pas que ce n'est qu'une fois la semaine ; je vous répète que ça ne fait rien—si vous aviez des yeux, vous verriez comme je suis malade ; mais vous n'avez pas d'yeux pour ceux qui vous appartiennent : oh ! non ; vos yeux sont pour les gens du dehors. Il vous sied bien de m'appeler folle et vexante ! montrez moi la donc la femme qui veillerait pour vous attendre comme je fais. *Vous n'avez pas besoin que je veille !* Ah ! mon Dieu ! voilà comme vous me remerciez voilà comme vous êtes reconnaissant : je ruinerai ma santé, et vous me ravalerez par dessus le marché. Voilà de beaux principes que vous puisez à votre club, Mr. Caudle !

Mais il me reste une consolation—une grande consolation : ça ne peut pas durer longtemps : je décline—je le sens, quoique je n'en parle jamais—mais je me connais, et je vous le répète, ça ne peut pas durer longtemps. Oh ! alors, j'aimerais à savoir qui veillera pour vous ! oh alors, j'aimerais à savoir comment votre seconde femme—qu'est-ce que vous dites ? *jamais vous ne vous en embarrasserez d'une autre ?* Embarrassé—vraiment ! jamais je ne vous ai embarrassé, Caudle. Non ; c'est vous qui m'avez tourmentée, embarrassée ; et vous ne l'ignorez pas ; quoique j'aie tout enduré comme une pauvre folle, et que je n'en aie jamais soufflé mot—mais ça ne peut durer longtemps, voilà ce qui me console !

Oh ! si une femme, avant son mariage, pouvait savoir seulement ce qu'elle aura à endurer—vous avez beau me dire que vous voulez dormir ! si vous voulez dormir, rentrez à des heures décentes ! une fois, je sais qu'il est presque l'heure de

se lever, ça ne m'étonnera pas si on entendait l'homme au lit dans cinq minutes—tiens, voilà déjà les moineaux, et vous devriez avoir honte de les entendre, Caudle. *Vous ne les entendez pas !* Ah ! vous voulez dire que vous ne voulez pas les entendre ; je les entends, moi. Non, Mr. Caudle, ce n'est pas le vent qui souffle par le trou de la serrure ; je ne suis pas tout-à-fait folle, quoique vous ayez l'air de le croire. J'espère que je connais le vent d'avec un moineau.

—Ah ! quand je pense quel homme vous étiez avant notre mariage ! Mais, maintenant vous n'êtes plus le même—vous êtes entièrement changé. Mais je suppose que vous êtes tous pareils, et que chaque pauvre femme est maltraitée et injuriée, quoique pas autant que moi, je l'espère. Oh ! oui, je l'espère ! sortir tous les soirs, et rester dehors. . . .

—Quoi ! *Vous aurez une clef !* Vraiment ! Pas tant que je serai en vie, M. Caudle. Je ne me mettrais pas au lit sans que le taquet soit sur la porte pour plaire au meilleur homme du monde. *Vous ne voulez pas de taquet ! vous aurez une serrure à patente !* Vraiment ! pas de patente ici, c'est moi qui vous le dis. Qu'est-ce que vous dites ? *Vous allez la faire mettre demain matin !* Eh bien, essayez-le ; je ne dis que ça, essayez-le, Caudle. Je n'attendrai pas que vous me fassiez mettre en colère, mais tout ce que je vous dis—essayez-le !

—Comme c'est respectable pour un homme marié de traîner avec lui la clef de sa porte de la rue ? Ça en dit long, il me semble. C'est gentil pour un père de famille ! Une clef ! pour rentrer et sortir selon votre caprice ! Pour vous faufiler comme un voleur, au milieu de la nuit, au lieu de frapper à la porte comme un honnête homme ! Oh ! ne me dites pas que c'est seulement pour m'empêcher de veiller—si je veux veiller, moi, qu'est-ce que ça vous fait ? Il y a des femmes, je le sais bien, qui grogneraient, si elles avaient à veiller, mais vous de quoi pouvez-vous vous plaindre ? de rien, Dieu le sait !

—Eh bien ! sur mon honneur, j'ai vécu assez longtemps pour apprendre une chose. Traîner la clef de la porte avec soi ! J'ai entendu dire cela de quelques jeunes *bons à rien* de garçons, qui n'ont rien autre chose à penser qu'à eux-mêmes ; mais un homme marié laisser sa femme et ses enfants à la maison sans taquet sur la clanche de la porte—né me parlez pas de vos serrures à patente, c'est la même

chose—quel cas fait-il donc d'eux ? Vous avez beau dire que vous ne voulez cette clef que pour avoir la paix et la tranquillité—qu'est-ce que ça vous fait si j'aime à veiller, moi ? Vous n'avez pas besoin de vous plaindre du tout ; ça ne vous fait pas grand mal. Tenez, c'est inutile de parler ; tout ce que j'ai à vous dire, Caudle, c'est que si vous envoyez un homme ici pour poser une serrure, je fais appeler un homme de police ; aussi vrai que je suis votre épouse légitime !

—Je crois, que du moment qu'un homme en vient à avoir la clef de la porte de la rue, le plutôt qu'il se fait garçon, le mieux c'est. Caudle, soyez sûr que je ne veux pas être pour vous une charge, un embarras. Tenez, ça ne sert à rien que vous me disiez de me taire, car... Quoi ? *Je vous donne le mal de tête ?* C'est faux Caudle : c'est votre club qui vous donne le mal de tête : c'est votre fumée et votre —eh bien ! si jamais il y a un homme pareil ! il n'y a pas moyen de lui dire un mot ! Vous sortez, vous vous traitez comme un empereur—vous rentrez à minuit ou plus tard, que sais-je ?— et puis vous menacez d'avoir une clef, et, et, et.

Je pus m'endormir enfin, dit Caudle, au son des mots suivants articulés à travers des sanglots : mettre les enfants en pension—séparation de corps—je ne serai pas une esclave—et autres phrases aussi éloquentes.

TREIZIÈME CHAPITRE.

(Madame Caudle a été voir sa chère maman. Caudle, à cette joyeuse occasion, a donné une fête, et fait distribuer le billet de faire port suivant :)

“ Quand le chat court sur les toits, les souris dansent sur les planchers.”

M. Caudle fait ses compliments à M. Henry Prettymann, et le prie de lui faire l'honneur de venir passer la soirée pour fêter cette joyeuse occasion.

A HUIT HEURES.

—C'est bien d'ur, ce me semble, M. Caudle, que je ne puisse laisser la maison un jour ou deux, sans que vous en fassiez une auberge ! une auberge ?—un tapis-franc ! Oui ; je savais bien que vous désiriez que je m'éloignasse ; je savais bien que vous vouliez vous débarrasser de moi pour quelque chose, car sans cela vous n'auriez pas insisté à ce que je passasse la nuit chez cette chère maman. Vous craigniez que j'eusse froid en revenant à la

maison, n'est-ce pas ? Oh oui, . . . Caudle, vous êtes très tendre quand vous voulez, quand cela rentre dans vos vues. Et le monde se dit : Quel bon mari que ce Caudle ! Oh ! si le monde vous connaissait comme je vous connais, moi ! mais, ça viendra quelque'un de ces jours, j'y suis résolue.

—Je suis sûre que la maison ne sera pas habitable avant un mois. Les rideaux empestent la fumée ; et ce qui est pis, c'est que cette fumée est de la plus vilaine espèce. *Otez-les alors ?* Oui, vous avez belle grâce à dire : ôtez les ; mais il n'y a qu'un mois qu'ils ont été lavés et repassés ; à quoi vous sert d'avoir une femme rangée, M. Caudle ? Vous auriez dû vous marier à une femme qui aurait laissé aller votre maison en ruine, comme je vais le faire dorénavant. Moins on a soin de sa famille, plus on est estimé ; il y a longtemps que je me suis aperçue de ça.

—Et dans quel état vous avez mis le tapis ? Ils en ont arraché au moins cinq livres de laine avec leurs bottes sales ; et puis le tapis du foyer qui est souillé de crachats, et brûlé au beau milieu ! De ma vie je n'ai vu une maison pareille ! Puisque vous vouliez avoir quelques amis ici, pourquoi ne pas les inviter quand votre femme est à la maison, ainsi que font tous les autres maris ? plutôt que de les faire s'y faufiler en cachette, comme des briseurs de maisons, aussitôt que j'ai tourné le dos ? Ça doit être de gentils messieurs, vos amis ? Les lâches, qui ont peur de se montrer en face d'une femme ! Ah ! ah ! et vous vous appelez les seigneurs de la création ! J'aimerais à savoir ce que deviendrait la création, si vous étiez laissés à vous-mêmes. Vous en feriez un joli remueménage !

—Vous étiez donc tous gris ! Qu'est-ce que vous dites ? *Vous n'avez rien pris !* Vous n'avez rien pris, dites-vous ? Il y a en bas un régiment de bouteilles si épouvantable que je n'ai pas eu le cœur de les compter. Et du punch, encore ! il vous a fallu du punch ! Il y a au moins cinquante moitiés de citrons dans la cuisine : car Suzanne, comme une bonne fille, les a gardées pour me les montrer. Non, monsieur, *Suzanne ne quittera pas la maison !* Qu'est-ce que vous dites ? *Elle n'a pas le droit de rapporter, et vous VOULEZ être le maître dans votre propre maison ?* Ah ! oui-dà ? Si vous ne changez pas de conduite, M. Caudle, vous n'aurez bientôt plus de maison dont vous puissiez être maître ? Quand on pense que j'avais laissé

un pain de sucre tout entier dans le buffet, et qu'il n'en reste pas assez pour sucrer une tasse de thé ! Vous imaginez-vous, M. Caudle, que je vais fournir à cinquante personnes du sucre pour leur punch ! Qu'est-ce que vous dites ? *Il n'y en avait pas cinquante ?* Ça ne fait rien ; ils devraient en rougir davantage, monsieur. Ils ont bu comme cinquante toujours. Vous imaginez-vous qu'à même mon argent de la maison je vais trouver du sucre pour faire du Punch à tout l'univers ? *Personne ne me le demande ?* Oui ; vous me le demandez, vous le savez bien ; car, si j'ai le besoin d'un malheureux chelin extra, vous faites feu et flamme. Et pourtant ça ne vous coûte pas de gaspiller un gros pain de sucre pour—non, je ne me tairai pas, et je ne vous laisserai pas dormir si vous vous étiez couché à une heure décente hier soir, vous ne vous endormiriez pas tant ce soir. Vous pouvez bien, vous, veiller toute la nuit avec un tas de gens qui rient de vous, et votre pauvre femme n'aura pas le droit, elle, de dire un mot.

—Et cette image en porcelaine que j'avais quand je me suis mariée—je ne l'aurais pas donnée pour aucune somme, vous le savez bien, dans quel état je la trouve ! avec sa belle tête arrachée—et ce qu'il y a de plus vil, de plus méprisable que tout le reste, c'est que vous l'avez replacée pour me faire croire qu'il ne lui était rien arrivée. *Vous n'en saviez rien !* Tenez, Caudle, comment pouvez-vous rester là couché dans votre lit de chrétien, et mentir de la sorte ? Vous savez bien que ce polisson de Prettyman lui a enlevé la tête avec le tisonnier ! Vous le savez ! Et vous n'avez pas eu le cœur de protéger ce que vous saviez m'être cher ! Oh non ; tenez voulez-vous que je vous dise, c'était juste-

ment pour ça que vous étiez content de la voir brisée.

—On m'a insultée de toutes les manières. J'aimerais à savoir quel est celui qui a mis des favoris noirs avec du liège brûlé au portrait de ma chère tante. Oh ! vous riez, vous riez ? *Vous ne riez pas ?* Taisez-vous ! qu'est-ce donc qui fait remuer le lit comme ça, si vous ne riez pas ? Vous avez mis des favoris sur sa chère figure—et pourtant, elle fut bonne pour vous, Caudle, et vous devriez rougir de la voir insultée. Oh ! vous pouvez rire ! C'est très facile de rire ! Je vous souhaite un peu plus de sentiments, voilà tout.

—Et puis, mon pot de porcelaine—le pot que j'avais avant mon mariage—alors que j'étais si heureuse. J'aimerais à connaître celui qui en a arraché l'anse—ne me dites pas qu'il était fêlé déjà—c'est faux, Caudle ; il n'avait pas la moindre fissure—et maintenant—tenez, j'ai eu envie de pleurer quand je l'ai vu. Vous avez beau dire qu'il ne valait pas 4 sous, qu'est-ce que vous en savez ? Jamais vous n'achetez des pots, vous. Mais voilà bien les hommes ; ils s'imaginent que rien ne coûte de l'argent dans une maison.

Ça fait quatre verres cassés, et neuf de fêlés. Du moins, voilà tout ce que j'ai trouvé jusqu'à présent ; mais je m'attends à en découvrir une douzaine demain.

—Et dites-moi, qu'est devenu le parapluie de coton ?—et, qu'est-ce qui a brisé la sonnette—et peut-être que vous ne savez pas qu'il y a une chaise cassée—et peut-être.....

J'étais résolu, dit Caudle, à ne rien savoir ; c'est pourquoi je m'endormis dans mon ignorance.

(A CONTINUER.)



LES CLUBS DE LONDRES.



Il y a cent ans, le mot *club* désignait une réunion choisie de personnes qui s'assemblaient régulièrement, tous les soirs ou toutes les semaines, pour cause, boire et fumer ; et le chef d'une famille allait le soir à son club avec autant de ponctualité que le dimanche à l'église. On voit encore aujourd'hui dans la salle à manger de la taverne de Dolly, les archives d'un établissement de ce genre, dont l'existence remonte à près d'un siècle, et qui se tenait avec cette régularité méthodique : on y trouve enregistrés les amendes pour absence, et le montant des dépenses de la nuit. Une des particularités de ce club, c'est que, probablement en vertu de l'axiôme que deux individus de la même profession ne peuvent jamais s'accorder, chaque métier était représenté par un membre. Ainsi il y avait un peintre, un chapelier, un cordonnier, etc., et le recteur de la paroisse était, à ce qu'il paraît, président perpétuel.

C'est d'après un système analogue que furent établis ces clubs si utiles aux classes ouvrières, et qui, sous le nom de *sociétés de bénéfice*, existent dans toutes les grandes villes du royaume.—Mais, à l'exception de ces derniers établissements, le mot *club*, jusqu'à la fin du dernier siècle, emportait l'idée d'une réunion gastronomique et régulière, dont les membres étaient soumis à une amende en cas d'absence.

Nous croyons qu'il existe encore dans la cité plusieurs sociétés de ce genre, sous des dénominations plus ou moins bizarres ; et dans le quartier ouest de la ville, le club du BEEF STEAK continue à fleurir sous les auspices d'un noble duc. Cette assemblée se distingue par diverses cérémonies, et par l'adoption de costumes et de statuts étranges qui se ressentent de son antiquité et de son origine théâtrale.

Le club du Beef Steak fut fondé dans l'année 1736, par Lambert, peintre-décorateur de Covent-Garden, sous la direction de Rich. Cet artiste avait l'habitude de faire griller son beef-steak dans son atelier, où son talent et ses qualités agréables atti-

raient tous les beaux esprits du temps. Quelquefois même il partageait son repas, jusqu'à ce qu'enfin il se forma un club, dont les membres se réunissaient tous les samedis et dînaient dans l'intérieur du théâtre. Cela dura jusqu'à la destruction de la salle de Covent-Garden, en 1807. Ensuite le club s'assembla au théâtre du Lycée, et continua jusqu'au moment où il fut lui-même détruit par le feu. Cette société, qui ne mange pas d'autre viande que du beef-steak et ne boit que du vin de Porto ou du punch, est le dernier débris de l'école gastronomique qui faisait les délices de nos pères.

Nous croyons qu'il existe une espèce de club rival de celui du Beef-Steak, et qui se tient au théâtre de Drury-Lane ; mais il est d'une création toute moderne, et n'a rien de commun avec l'établissement primitif du même nom.

Les trois clubs de Londres qui, les premiers, se produisirent sous la forme adoptée depuis par tant d'autres, furent ceux de WHITE, de BROOKES et de BOODLE. Le premier existait déjà du temps d'Ho-garth, sous le nom de *Débit de chocolat de White*. Le second fut fondé en 1777, pour servir de rendez-vous à des réunions d'un caractère politique avoué, sous les auspices de Fox, en même temps que le club de White devint le quartier-général du parti tory et continua de l'être pendant un grand nombre d'années. Certaines circonstances ont contribué, dans ces derniers temps, à lui ôter son caractère politique ; et il est plutôt connu maintenant comme le meilleur club de Londres pour y passer une heure de la journée, que comme servant de point de ralliement à un système exclusif de politique.

Le club de Boodle, le troisième de l'ancien régime, fut toujours considéré comme représentant le juste milieu ; sans être tory comme celui de White, ni whig comme celui de Brookes, il est composé en grande partie, de gentlemen de province. Il a toujours conservé jusqu'à ce moment une réputation méritée ; le rang, la considération et le talent de ceux qui le composent, les avantages et les conforts de toute espèce qu'on y trouve réunis comme dans la meilleure maison particulière, ter-

en un mot, contribue à en faire, sinon pour la date, au moins pour le mérite, le premier des clubs existants.

A côté de ces trois clubs, nous devons en mentionner un autre qui eut aussi ses jours de splendeur, mais qui maintenant a perdu sa vogue : c'est celui du *COCOTIER*. C'était le rendez-vous favori du dernier roi lorsqu'il n'était encore que prince de Galles, et c'est spécialement pour son usage que fut bâtie la salle circulaire, sur le derrière de la maison.

Au commencement de ce siècle, le club de l'*UNION* fut établi sur un pied très-brillant ; il se tint d'abord à *Pall-Mall*, puit à *Saint-James-Square*, où il termina obscurément sa carrière.

Vint ensuite l'*ALBION*, qui existe encore dans *Saint-James-Street*, près de celui de *GRAHAM*, club sans prétentions, du moins quant à l'apparence, mais très-renommé pour les cartes.

Quelque temps après l'établissement de l'*Albion*, plusieurs membres se retirèrent et formèrent le club d'*ARTHUR*, ou plutôt réorganisèrent l'ancien établissement de ce nom. Ils ont depuis fait construire un nouveau local avec beaucoup de goût et de luxe. Cependant, nous ne devons pas oublier le club d'*ALFRED*, qui, en raison de la place obscure qu'il occupe dans *Albermarle-Street*, au coin de *Grafton-Street*, allait nous échapper. Et pourtant nous nous rappelons encore le temps où c'était chose désirable que d'en faire partie, et où maint candidat se disputait cet honneur. Il y a quelques années qu'il perdit sa vogue, par suite de la circonstance suivante, qui doit nécessairement trouver place dans l'histoire des clubs. Il y a ou il y avait tous les jours dans cette maison une table d'hôte pour douze personnes, à l'usage de tous les membres qui se faisaient inscrire d'avance à une certaine heure. Un jour, la liste étant remplie, la société se disposait à partager le repas commun ; mais quoique la liste fût au complet, la table ne l'était pas, c'est à dire qu'un des douze inscrits n'était pas venu ; en conséquence, il n'y avait de rassemblés que onze membres de cette société savante, politique, judiciaire et aristocratique.

Précisément, à ce moment, un gentleman de bonne mine, vêtu d'une redingote brune et portant un parapluie, entra dans la salle du café et demanda qu'on lui servît à dîner le plus tôt possible. Voyant son air inquiet et pressé, le garçon lui fit observer que la table d'hôte venait d'être

servie, et qu'il s'y trouvait une place vacante. L'étranger profita de cet avis, et se mit en mesure d'aller occuper le siège vacant dans cette société d'élite.

Là, il but et mangea, prit part à la conversation, et fut tour-à-tour éloquent, grave, enjoué : la politique, les arts, les sciences, tout paraissait lui être également familier, et son départ, qu'il effectua le plus tôt possible, parut contrarier et mortifier le reste de la compagnie, au sein de laquelle s'établit le dialogue suivant :

Premier interlocuteur.—Voilà un homme prodigieusement aimable.

Le second.—Il est fort instruit.

Le troisième.—Je serais tenté de croire que c'est un homme de loi.

Le quatrième.—Et moi, d'après sa conversation, je pense que c'est un membre du parlement.

Le cinquième.—Non, c'est un médecin.

Le sixième.—Je croyais d'abord que c'était Lawrence. Pour sûr, c'est un artiste.

Demandons qui il est, s'écria enfin le septième, déterminé à ne pas hasarder de nouvelles conjectures.

Le huitième tira la sonnette ; le garçon parut.

Le neuvième prit la parole : — Dites-moi, garçon, savez-vous le nom de la personne qui a dîné avec nous ?

—Comment, monsieur ? dit celui-ci.

—Oui, ajouta le dixième, quel est son nom ?

—Le nom de cette personne ? répondit le garçon en regardant les convives d'un air où on lisait l'incrédulité, l'étonnement et une espèce de dédain ; comment, le nom de la personne qui vient de dîner ici ?

—Oui, s'écria le onzième.

—C'est M. Canning ! Et il se retira en laissant les onze membres de l'illustre club dans un état de stupéfaction complète.... Onze gentlemen d'une telle société ne pas connaître M. Canning ! C'était une furieuse atteinte portée à leur considération, et le fait est que le club ne s'est jamais relevé entièrement de cet échec foudroyant.

Depuis la paix, les clubs se sont rapidement multipliés, et maintenant ils sont au nombre de vingt-quatre : quelques-uns ont quinze cents membres ; quatre, douze cents ; il en est peu qui en comptent moins de cinq cents. Comment s'étonner, après cela, de la solitude des cafés et des tavernes, et même de leur disparition totale des lieux où se tiennent ces réunions ?

Ceux qui existent encore ne sont soutenus que parce que la maison est devenue un hôtel; car les hôtels subsisteront jusqu'à ce qu'on établisse des clubs où l'on passe la nuit.

Nous avons déjà parlé des établissements de Whitte, de Brookes, de Boodle, d'Alfred, d'Albion et d'Arthur. Après eux sur la liste se présente l'*Athenæum*, celui de tous qui est composé des éléments les plus divers. Il n'a pas de caractère politique, et compte parmi ses membres des pairs, des hommes d'Etat de tout rang, des artistes distingués, etc. Il se recommande par beaucoup d'avantages, et offre peu de prise à la critique. Néanmoins, on peut citer comme un de ses inconvénients l'éclairage intérieur par le gaz, dont l'odeur combinée avec l'haleine de soixante-dix ou quatre-vingts gastronomes et la vapeur des mets, produit une atmosphère où il est difficile de vivre longtemps, à moins d'être doué de poumons d'une espèce toute particulière. Pour remédier à cette incommodité, il devient souvent nécessaire, même en décembre, d'ouvrir toute grande une des immenses fenêtres qui donnent sur le jardin, ce qui laisse pénétrer par bouffées dans la salle l'air de la nuit, et renvoie les plus vieux d'entre les convives avec des rhumatismes bien conditionnés.

Le club de *Carlton* qui occupe un splendide emplacement dans Pall-Mall est exclusivement politique et politiquement exclusif, et jamais assemblage de plus nobles noms, n'a, dans la métropole de l'Angleterre, rehaussé l'éclat d'aucune autre réunion analogue. C'est tout-à-fait l'antipode du club de Brookes, et, si l'on pouvait faire partie des deux, ce serait une chose piquante d'entendre, à l'un, combien les affaires vont mal, quelles chances les conservateurs ont d'être battus, et dans quel court espace de temps ils doivent sortir du ministère; puis, un quart-d'heure après d'apprendre, à l'autre club, que les radicaux ne savent plus à quel saint se vouer, qu'une réaction dans le pays est inévitable et que les élections générales doivent donner au parti conservateur une majorité positive dans la chambre des communes.

Le club de *Clarence* s'appelait autrefois l'*Union littéraire*; mais quelques circonstances désagréables ayant rendu, aux yeux de la majorité des membres, une épuration nécessaire, on jugea plus convenable de dissoudre la société que de frapper personnellement d'une expulsion les individus compromis. En conséquence, la dissolution eut lieu, et, sous le nom actuel, il s'é-

tablit un nouveau club, qu'un brave officier de marine a baptisé, en jouant sur le mot de club de *Clarence*, (de l'épuration) Cette société se compose principalement d'hommes de lettres et de patrons de la littérature; mais elle ne compte encore que peu d'années d'existence. Son fondateur est Thomas Campbell, qui, néanmoins, a cessé d'en faire partie.

Le club des *Gardes*, comme son nom l'indique, est spécialement affecté aux officiers des trois régiments, et celui de *Garrick* exclusivement théâtral.

La société des *Indes Occidentales* se compose d'un petit nombre de personnes ayant des relations avec les colonies; mais il ne se recommande, du reste, à l'attention, ni par le rang qu'il occupe, ni par l'étendue de ses prétentions.

Le club de la *Marine royale*, situé dans *Bond-Street*, est tout spécial et extrêmement confortable.

Le club de l'*Orient* est au coin de *Ren-terdun street, Hanover Square*: il se compose de gentlemen qui ont passé leur jeunesse dans les régions opulentes de Mysore et de Golconde. Ils mangent force *curry* et boivent du Madère. Le local n'a rien de remarquable que la petitesse des fenêtres. Les plantes délicates qu'on élève dans l'intérieur de cette espèce d'académie d'horticulture ne pourraient résister à l'influence violente de l'atmosphère de Londres.

Le club de *d'Oxford et Cambridge* est établi au coin de *King Street, Saint-James-Square*, à l'ancien hotel *London-derry*. Nous avons peu de chose à en dire: seulement, la splendeur de ses livrées, brillantes comme celles d'un ministre, forme un contraste assez remarquable avec le caractère monastique de la société.

Le club de *Portland* est peu connu: il occupe la maison située au coin de *Stradford-Place*, fameuse il y a un quart de siècle par les fêtes joyeuses qu'y donnait mistress Lind. Nous ne croyons pas nous être jamais rencontrés avec un de ses membres; mais, comme sa situation est saine et agréable, il est probable que c'est plutôt cet avantage qui réunit les sociétaires.

Le club du *Service des royaumes-unis* donne l'idée la plus favorable des talens de M. Nish qui va en diriger la décoration intérieure. On y trouve réunis la commodité, le bon goût et la richesse. Il vient d'être restauré nouvellement, et l'on y voit représentés, dans une suite de tableaux, les marins et les grands capitaines

de l'Angleterre ainsi que les principales batailles gagnées sur terre et sur mer, ce qui donne à cet établissement un intérêt tout national.

L'*Union* est un club fort estimé. Un bon cuisinier, un excellente cave, un local bien situé, une composition de membres variée et bien assortie contribuent à faire rechercher l'admission dans cette société.

Le club de l'*Université* se tient dans un édifice assez remarquable, élevé sur les dessins de M. Wilkins. Les hommes de robe qui composent cette réunion savante donnèrent une soirée peu après l'ouver-

ture de l'établissement ; et le poids de ces messieurs joint à la chaleur de la salle, fit fléchir le plancher.—N. B.—L'été on y trouve d'excellent punch à la glace.

Le club des *Voyageurs* vient ensuite dans l'ordre alphabétique, mais, en fait, il est de beaucoup supérieur à la plupart des autres. De la commodité, de l'éclat, une société agréable, la conversation, les cartes (sans lesquelles quoi qu'on en dise, il n'est pas de réunion du soir possible), se réunissent pour y attirer et y fixer la meilleure compagnie.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

LE GENERAL CAVAINAC.



l'habileté du coup d'œil avant l'action, si l'activité et l'énergie pendant le combat sont les deux qualités essentielles des grands hommes de guerre, nul ne saurait revendiquer ce nom à plus juste titre que le général Cavaignac.

L'histoire des tristes journées qui viennent d'ensanglanter la capitale nous en donne d'éclatantes preuves. Mais reprenons la biographie de ce brave ; car ce n'est point un de ces hommes nés de la veille et dont l'illustration ne doit vivre que jusqu'au lendemain.

Louis-Eugène Cavaignac, né à Paris en 1802, est fils du conventionnel et le frère de Godefroy Cavaignac, mort il y a trois ans, écrivain ardent et courageux, dont s'honorait la rédaction du *National*. Après de brillantes études au collège Sainte-Barbe et à l'école Polytechnique, il entra dans le deuxième régiment du génie, et fit en cette qualité la campagne de Morée. Comme Lafayette au Nouveau-Monde, Cavaignac fit en Grèce ses premières armes dans les guerres de l'indépendance où se retrempa son libéralisme héréditaire. En juillet 1830, il se trouvait à Arras et fut l'un des premiers et des plus enthousiastes partisans de la cause du Peuple. L'année suivante, il signait à

Metz un projet d'*association nationale* qui attira sur lui les rigueurs de la discipline militaire et le fit mettre en non activité. La guerre de l'Algérie offrait à nos officiers une carrière glorieuse où, sans sacrifier leurs opinions à un pouvoir ombrageux, il leur était permis de conquérir sur le champ de bataille un avancement trop souvent acheté par de serviles condescendances. Cavaignac obtint d'être envoyé à l'armée d'Afrique. Sa brillante conduite dans l'expédition de Mascara, en 1836, fit jeter les yeux sur lui, lorsque le maréchal Chausel songeant à regagner Oran, voulut laisser une garnison française à Tlemcen, situé à l'extrémité occidentale de l'Algérie, à une distance considérable de tout secours. Le capitaine Cavaignac resta dans cette place à la tête de cinq cents hommes et avec le titre de chef de bataillon provisoire. Livré à lui-même, il se montra dès lors doué des qualités supérieures dont il a toujours fait preuve depuis. Son courage et son activité lui fournirent des ressources merveilleuses pour se maintenir intact dans cette position isolée, au milieu des Kabyles entreprenants et belliqueux, sans cesse entre le danger d'être surpris et massacré et celui d'être bloqué et de mourir de faim. Cavaignac fit face à tous les périls. Par des excursions vigoureusement conduites, par des razzias habilement ménagées, il tenait les ennemis en haleine, prévenait leurs attaques et se procurait des approvisionnements abondants.

Au printemps de 1837, il fut relevé du poste périlleux où il s'était couvert de gloire. Et telles étaient les préventions politiques contre lui, que son grade de chef de bataillon ne lui fut confirmé qu'au bout d'un an et sur les instantes réclamations du général Bugeaud. De graves intérêts de famille rappelèrent en France le commandant Cavaignac, où il fut retenu quelque temps par le mauvais état de sa santé. A peine rétabli, il retourna sur les côtes d'Afrique et fut chargé à la tête de son bataillon de rester dans Cherchell, comme précédemment à Tlemcen. Il s'acquitta de cette seconde mission avec autant de gloire que dans la précédente ; mais, moins heureux que la première fois, il reçut une grave blessure qui le mit hors de combat.

Nommé colonel du régiment des zouaves, il continua à servir dignement la patrie, et ses brillants faits d'armes lui firent enfin conférer le titre de général qu'il avait si bien mérité,

A la révolution de février, il fut chargé du commandement de l'Algérie, vacant par la retraite du duc d'Aumale. Plusieurs fois le gouvernement provisoire, rendant justice à la loyauté de son caractère et à la sincérité de son patriotisme, lui offrit le ministère de la guerre : mais il refusa d'accepter de l'amitié un poste qu'il ne voulait tenir que de la volonté du pays. Les votes de ses concitoyens l'avaient envoyé à l'Assemblée nationale comme représentant des départements de la Seine et du Lot ; il opta pour ce dernier dont il était originaire. L'Assemblée lui donna aussi une preuve de son estime en le nommant un de ses vices-présidents. Cette double et honorable manifestation du pays en sa faveur devait lever les derniers scrupules de sa modestie. Cavaignac, aussitôt que l'Assemblée eut constitué le pouvoir exécutif, consentit à entrer dans la combinaison d'un ministère définitif et régulier, et reçut le portefeuille de la guerre. De sages mesures, une volonté ferme et droite rallièrent à lui tous les honnêtes gens ; et il avait conquis une haute place dans l'estime général lorsque les événements vinrent mettre encore plus en évidence ses talents et sa capacité.

Depuis plusieurs mois, l'anarchie caressée plutôt que réprimée, menaçait de tout bouleverser. Elle avait recruté des partisans dans les rangs des mécontents de toutes les nuances. Paris, dépourvu de garnison, n'avait à lui opposer que des corps nouvellement organisés dont on ignorait

les sentiments et les dispositions. La garde nationale elle-même, fatiguée, presque démoralisée par les hésitations et les incertitudes sinon coupables au moins dangereuses, de l'ex-vicomte de Courtais, s'était ralliée, plutôt par besoin que par affection, à son nouveau commandant improvisé, Clément Thomas.

Quoique la prochaine fermeture des ateliers nationaux donnât à l'agitation des esprits de nouveaux fermens, le pouvoir exécutif semblait, par une négligence funeste, neutraliser les effets des mesures prudentes qu'avait prises l'Assemblée nationale. Plan, armes, munitions, embrigadements, tout, dans le camp des anarchistes, était préparé pour le combat, tandis que les partisans de l'ordre réclamaient en vain la prévoyance et l'unité dans les dépositaires de l'autorité. Le ministre de la guerre s'occupait seul spontanément et en silence, des moyens de résistance dans la prévision d'une lutte imminente.

Aussi, dès que l'insurrection, enhardie par de coupables connivences, osa, en plein jour, dresser la tête et sillonner Paris de barricades, l'autorité militaire, qui veillait et tenait prêtes toutes les ressources dont elle pouvait disposer, se montra non moins habile à les mettre en usage qu'à profiter des fautes de ses adversaires. L'insurrection avait dès sa naissance laissé échapper l'occasion d'envelopper Paris dans son vaste réseau. Au lieu de se porter en avant et d'occuper de prime-abord les quartiers où elle comptait le moins de partisans, et où il lui serait par conséquent difficile de revenir et de pénétrer plus tard, elle avait commencé par se retrancher dans ses propres foyers, par se mettre sur la défensive. C'était engager la lutte en faisant des dispositions auxquelles il n'aurait fallu recourir qu'en cas d'échec. C'était ignorer que tout l'avantage est du côté de l'offensive.

Le général Cavaignac, investi du commandement de toutes les forces militaires de Paris, par l'Assemblée nationale, reconnaît de suite le côté faible du plan des factieux. Il se hâte de diriger contre leurs centres les efforts de l'attaque, de manière à isoler les principaux foyers de l'insurrection. Sa tactique est couronnée de succès, et le résultat de la lutte n'est plus douteux, sa durée seule reste incertaine ; le général Cavaignac peut, avec assurance, devant les représentants du pays, répondre du salut de la capitale et de celui de toute la France. Aussi, par une confiance qui n'est que le résultat de la fois ses talents et son caractère,

bres de l'Assemblée nationale se hâtent de rénnir entre ses mains les pouvoirs les plus étendus et de mettre Paris en état de siège : le républicanisme dévoué du général s'effarouche de sa propre puissance dictatoriale ; il se hâte de proclamer qu'il *ne reprendra à la liberté que ce que le salut de la République lui demande à lui-même.*

Cependant le bruit du canon a cessé, l'insurrection est réduite et désarmée. Le chef du pouvoir exécutif dépose, dès le 28 juin, dans les mains de l'Assemblée, les pouvoirs extraordinaires qui lui ont été conférés. Un décret déclare qu'il a bien

mérité de la patrie ; un autre lui confère la présidence du conseil en le chargeant de constituer un ministère. L'état de siège reste maintenu, comme indispensable encore pour l'exécution des mesures qui pouvaient assurer la paix publique. Dans ses nouvelles fonctions, où il n'est non plus un dictateur, comme au moment de la lutte, mais le chef d'un gouvernement plus régulièrement organisé, le général Cavaignac se montre chaque jour à la hauteur de la situation et des circonstances.

A. BOREL D'HAUTERIVE.

COMMENT SE FONT LES ORATEURS.



ES poètes naissent ; les orateurs se font, dit un oracle de l'antiquité. Les oracles sont comme les vins : plus ils sont vieux, mieux ils valent.

..... Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant
Dans nos orateurs je la trouve...

Au lieu d'orateurs, La Fontaine a écrit *citrouilles* ; mais nous avons dû changer ce nom végétal et humiliant, — bien qu'il s'agisse ici des orateurs qui pullulent dans nos clubs et dans nos assemblées.

Beaucoup d'entre eux s'imaginent qu'on devient éloquent d'un jour à l'autre, et qu'il suffit pour cela d'ouvrir la bouche, de remuer la langue et d'agiter les mains.

L'anecdote suivante, — toute surannée qu'elle soit, — mérite d'être rajeunie pour eux ; elle leur rappellera comment se faisaient les orateurs, trois cents ans avant Jésus-Christ, dans la fameuse république d'Athènes. La méthode est bonne à recommander encore sous la République française, en l'an de grâce 1848.

Il y avait donc à Athènes, voici près de trois mille ans, un jeune homme qui se livrait à l'éloquence.

C'était alors un état comme aujourd'hui.

Arrivé à sa dix-septième année, ce jeune homme, orphelin depuis longtemps, s'aperçut que ses honnêtes tuteurs lui avaient volé une partie de son bien et avaient gaspillé l'autre.

Il les traduisit en justice et résolut d'être son propre avocat.

Il arrive au tribunal, et prend la parole.

— Figurez-vous, a dit un homme qui était là, un adolescent maigre et efflanqué, à l'air maladif et chagrin, se grattant la tête, remuant les épaules, la voix aigre et faible, la respiration entrecoupée, des tons à déchirer les oreilles, une prononciation barbare, un style plus barbare encore, des périodes intarissables, inconcevables, hérissées en outre de tous les arguments de l'école, etc.

Au bout de dix minutes, les juges furent lassés, au bout d'une demi-heure, ils furent excédés, au bout d'une heure, ils furent indignés... Les assistants commencèrent par sourire, continuèrent par rire aux éclats, et finirent par siffler à outrance...

Bref, notre avocat se vit hué, conspué, chassé, et ne trouva rien de mieux à faire que de réclamer la remise indéfinie de sa cause, en se précipitant du haut de la tribune, et en disparaissant à travers la foule...

L'échec avait été si rude et la honte si complète, que l'orateur demeura invisible pendant trois mois.

Un jour enfin, quelqu'un le rencontra au bord de la mer. Il était seul, et parlait à haute voix, en courant çà et là, tout près des vagues soulevées par la tempête. Son organe n'était plus reconnaissable ; sonore, large et soutenu, il dominait les mille bruits de l'ouragan. Sa prononciation avait subi la même métamorphose. Ses paroles sortaient de ses lèvres, distinctes et accentuées ; et cependant son ami remarqua avec éton-

nement qu'il avait la bouche pleine de petits cailloux.

Il avoua qu'il se livrait, depuis sa disparition, à cet étrange exercice, résolu de vaincre les défauts de sa nature en les compliquant d'obstacles artificiels.

L'ami le quitta avec admiration, — non sans lui promettre le secret.

Le lendemain, notre jeune homme se munit d'une lampe, d'une provision de pain, de notes et de tablettes, et s'enferma dans un souterrain. Il avait juré d'y rester trois semaines à préparer son discours ; et de peur de violer cet héroïque serment, il se rasa la moitié de la tête, — se rendant ainsi tellement ridicule, qu'il ne pouvait paraître en public avant que ses cheveux fussent repoussés.

Le terme arrivé, il quitta sa prison, — plus faible et plus décharné que jamais, mais armé d'une étude profonde, d'une voix assurée et d'un plaidoyer savant.

Quelques jours après, sa cause et ses tuteurs étaient rappelés devant l'archonte. Tous les Athéniens accoururent au tribunal, croyant avoir une seconde représentation de comédie.

Mais figurez-vous leur surprise, en voyant reparaitre l'orateur. Sa transfiguration matérielle était aussi complète que sa transfiguration morale ; il avait la démarche grave, l'œil étincelant, la tête haute et ferme, le geste mâle et vigoureux. L'élégance de ses vêtements contrastait avec l'âpreté de sa physionomie. Jamais petite-maitresse n'avait porté de linge plus fin et plus beau.

Quand il parla, ce fut bien autre chose ! L'étonnement devint de l'admiration ; l'admiration, de l'enthousiasme ; l'enthousiasme, du délire. Son discours était un chef-d'œuvre ; sa diction, une harmonie ; son action, une puissance.

Il fut couvert d'applaudissements et emporté en triomphe ; ses tuteurs, condamnés à lui restituer ses biens, s'enfuirent à leur tour, et manquèrent d'être lapidés...

Bientôt ce jeune homme devint Démosthène, l'orateur sans rival, dont Cicéron disait à Rome : " Il remplit l'idée que j'ai de l'éloquence ; il atteint la perfection que j'imagine, mais que je ne trouve qu'en lui seul."

On voit ce que lui avait coûté cette perfection !

Nous engageons nos rhéteurs novices à méditer cette histoire.

Cependant, il faut tout dire. Ce grand homme était double, comme tant d'autres. Il se composait d'un orateur sublime et d'un médiocre citoyen. Si nous engageons nos avocats à parler comme lui, nous les exhortons à se conduire autrement. Par malheur, beaucoup imitent ses actions, sans égaler son éloquence.

Quand le riche Midias souffletait Démosthène, celui-ci lui en demandait raison... par devant l'archonte, et se faisait adjuger 3,000 drachmes de dommages-intérêts.

Il se fit un jour une incision à la joue, accusa un cousin de l'avoir blessé, — et recueillit encore force drachmes.

Cela fit dire aux plaisants que la tête de Démosthène était d'un excellent rapport.

Dans certains procès, il écrivait pour les deux parties...

Admirable à la tribune d'Athènes, il était ridicule à la cour de Macédoine. Il n'avait pas moins d'éloquence pour se vanter que pour décrier les autres.

A la bataille de Chéronée, il s'enfuit en jetant ses armes.

Il vendit sa conscience à Alexandre le Grand..., pour une coupe d'or.

Enfin, — lâcheté suprême, — il finit par le suicide. Les soldats d'Antipater étant sur le point de le saisir, il leur échappa en suçant du poison renfermé dans une plume.

Mais peut-être cette lâcheté était-elle du courage à Athènes.

Païen pour païen, nous préférons toutefois le trépas de Socrate. P. C.



ETUDES DE MOEURS ITALIENNES.—LOMBARDIE.

LA FIANCÉE DU CONTREBANDIER.

N.-B. Les Etats italiens, et surtout la Lombardie, fixent en ce moment l'attention de l'Europe entière. Les événements qui s'y développent sont venus donner un grand à-propos à cette étude de mœurs italiennes, prises sur le fait par un écrivain lombard. Ce tableau dramatique de la vie des contrebandiers de Côme, sera bientôt suivi d'un Voyage de M. Henri Blaze, l'élégant et poétique touriste, sur les lieux qui servent de théâtre à la régénération de l'Italie.

I.—L'OSTERIA DEL GALLO.

—Il doit être bientôt minuit, Madalena?

—Je viens de l'entendre sonner à l'horloge de Chiasso... Tenez, *nonno* (grand-père)! voilà maintenant la grosse cloche de Como qui profite du silence de la nuit pour nous envoyer le bonsoir, avec sa voix sombre et retentissante.

—Il y a longtemps qu'elle ne m'envoie plus rien, à moi, cette vieille grondeuse. Si je veux qu'elle me dise quelque chose, il faut que j'aille à elle les jours des grandes fêtes, lorsqu'elle carillonne à assourdir toute la ville. Elle me fait alors l'effet d'une de nos marmites de cuivre sur laquelle on frapperait avec un morceau de bois. Mais d'ici, il y a quinze ans que je ne l'entends plus.

—Vous n'y perdez pas grand'chose, allez, *nonno*.

—Des souvenirs précieux, mon enfant, des souvenirs précieux!... Je n'ai pas toujours été un pauvre invalide comme je le suis maintenant; moi aussi j'ai eu mes beaux jours; j'ai aimé moi aussi, ainsi que tu aimes ton Gaetano, et cette vieille cloche était alors pour moi une véritable amie, car son carillon joyeux m'appelait à Côme où m'attendait le sourire enchanteur de ta grand-mère, de ma pauvre Rosina... Je dansais avec elle, et tous les jeunes gens de la ville me regardaient avec jalousie et m'enviaient mon bonheur... Oh! Madalena! un secret pèse sur mon pauvre cœur, un souvenir le consume, un remords le déchire... Oh! tu sauras ce secret avant ma mort, car il faut que tu pries pour ton grand-père, enfant! il faut que tu pries beaucoup et avec ferveur, quand le pauvre vieillard aura quitté cette vie de souffrances...

—Pourquoi, *nonno*, vous livrez-vous à de si tristes pensées? Pouvez-vous douter de mon affection? Ne savez-vous pas que votre souvenir me sera toujours cher; que, lorsque vous ne serez plus là, je prierai jour et nuit pour le salut de votre âme?

—Tu as raison, ma fille, tu as raison... Mais... dis-moi, Madalena, n'es-tu pas inquiète, toi aussi, de ce qu'ils n'arrivent pas encore?

—Non. Luigi m'a dit que c'étaient des dentelles ce soir. Vous savez que quand il s'agit de marchandises si précieuses, les précautions ne sont jamais assez...

—C'est égal, il est bien tard, et je ne puis croire... *Per la madonna!* être obligé de rester au coin de la cheminée comme un enfant, quand on se sent encore capable de... Oh! c'est affreux!

Celui qui parlait ainsi, c'était Pietro Sarti, vieillard octogénaire, qui, malgré son grand âge, paraissait encore plein d'énergie et de résolution. Aussi, quand il prononça ces derniers mots, était-il vraiment effrayant. Ses bras se raidirent, ses mains se crispèrent convulsivement, il bondit sur ses pieds, et un blasphème horrible s'échappa de sa bouche. Mais bientôt sa fureur se calma, comme si une pensée consolante eût traversé son esprit. Le vieillard reprit sa place au coin de la cheminée sur un tabouret de bois, et, reportant sa pipe à ses lèvres, il retourna le verre de vin qu'il faisait chauffer.

Une veste de futaine vert-bouteille, un pantalon de même étoffe, serré à la taille par une large ceinture de laine rouge, un gilet à raies rouges et blanches, une casquette de drap gris, de gros souliers et des guêtres de cuir composaient l'habillement du vieux contrebandier.

A quelques pas de lui, sa petite fille Madalena tricotoit des bas de laine à l'extrémité d'une longue table de noyer sur laquelle une lampe de fer répandait une lueur incertaine. Madalena n'avait que dix-huit ans; elle portait un spencer en drap bleu, de taille fort courte, et une jupe de mérinos fond clair à ramages rouges et verts; ses cheveux, courts et frisés sur le front, étaient longs et roulés étroitement derrière la nuque. Là ils supportaient une petite baguette d'argent aux deux extrémités de laquelle étaient vissées deux balles de même métal, de forme ovale, creuses, ouvragées à filigranes. Deux énormes boucles d'oreilles d'or massif uni et une interminable chaîne de Venise complétaient sa parure. Sans le mouvement prompt, saccadé, prodigieusement accéléré de ses jolies petites mains, on eût dit une de ces belles madones créées par le génie de Raphaël.

La disposition de la pièce où se trouvaient cette jeune fille et ce vieillard ne laissait aucune incertitude sur leur profession.

On voyait, dans un coin, une large cuvette de cuivre brillant comme de l'or, de forme ovale, à fond plat, à bord évasé, remplie d'eau; ce vaste bassin était supporté par un trépidé de bois. Au-dessus, des bœux, des pintes de terre ou de verre, de la vaisselle d'étain, des couverts de cuivre et des verres en grand nombre, se trouvaient disposés en bel ordre dans une étagère de bois peint dont le couronnement touchait presque au plafond.

Le long du mur, au milieu de la chambre, un buffet en noyer servait de base à une espèce de pupitre contenant des plats et des casseroles dans lesquels des viandes froides paraissaient attendre des consommateurs. Le couvercle de ce garde-manger était un châssis de bois blanc sur lequel on avait cloué une toile blanche, transparente comme un voile.

Un chat privilégié dormait sur une chaise, à côté du vieux Pietro dont il était le Benjamin. Au-dessus de la porte conduisant à l'intérieur de la maison, un gentil petit oiseau, le confident des pures amours de Madalena, se reposait paisiblement, la tête cachée sous son aile aux mille couleurs. Deux tableaux représentant deux faits historiques, peints à l'huile à la fin du dernier siècle et assez bien conservés dans de simples cadres de bois d'ébène, rompaient la nudité des blanches murailles. Des raisins secs et des saucis-

sons symétriquement arrangés ornaient le plafond auquel ils étaient suspendus.

Ajoutez à cela un fusil, la longue table dont nous avons déjà fait mention, deux bancs qui la flanquaient, quelques chaises de paille, quelques chandeliers de cuivre placés sur l'appui de la cheminée, ainsi qu'une lanterne dont on se servait pour descendre à la cave, et vous aurez daguerréotypée la salle principale de l'*osteria del Gallo di Pietro Sarti*.

Au delà de cette chambre, il y en avait deux autres moins grandes, mais meublées presque identiquement. Elles communiquaient au grenier à foin par un petit couloir, à droite duquel se trouvait l'escalier montant au premier et unique étage ainsi qu'au grenier; et, à gauche, l'escalier conduisant à la cave et à un souterrain creusé au-dessous d'elle, dans les entrailles de la terre, à une grande profondeur.

Les trois pièces du premier étage contenaient chacune un lit immense, comme on les fait en Italie, des caisses pleines de beau linge, quelques chaises de paille et un prie-Dieu au-dessus duquel était appendu un crucifix.

Située dans une assez large vallée, au sol accidenté, sur le territoire suisse, près de la ligne de démarcation de la frontière lombarde, possédée depuis près d'un siècle par la famille Sarti, ennemie déclarée, de père en fils, de l'octroi et de toutes ses impositions, l'*hôtellerie du Coq* offrait aux contrebandiers un asile sûr et commode.

L'isolement complet de cette maison en éloignait les habitants des environs, qui ne se souciaient guère de marcher au moins un quart d'heure pour aller boire un verre du mauvais vin qu'on avait soin de leur servir quand le hasard les conduisait chez le vieux Pietro.

Les contrebandiers, au contraire, trouvaient au logis bon vin, bonne table, excellent accueil. Aussi le fréquentaient-ils exclusivement. Partis de Chiasso, et souvent même de Mendrisio, chargés de marchandises, ils se reposaient volontiers chez un confrère. Après avoir restauré leurs forces à l'*osteria del Gallo*, ils reprenaient leur chemin avec une nouvelle énergie. La route qu'ils avaient encore à parcourir pour se trouver en sûreté n'était pas longue, à dire vrai, mais elle était difficile et dangereuse. A peine tracée, sur des montagnes escarpées, à travers des bois touffus, elle était activement surveillée par des douaniers de la frontière lombarde. Ce n'est pas que ces derniers fussent bien redoutables; et

Lombardie, cette troupe est trop déconsidérée pour qu'un homme capable de faire autre chose prenne place dans ses lignes; les contrebandiers, en général, aiment mieux s'arranger à l'amiable, que d'en venir aux mains. Le plus souvent le douanier reçoit un pourboire, et se détourne du chemin des fraudeurs.

La famille de Pietro Sarti se composait de son fils Luigi, père de la belle Madalena, et d'Anselmo, enfant de quatorze à quinze ans, autre petit-fils de l'aubergiste. Madalena avait été élevée à Chiasso, chez une sœur de sa défunte mère, et Anselmo, à Lugano, chez Gaetano, un ami de famille qui devait bientôt épouser Madalena. Le père ainsi que la mère de cet enfant avaient cessé de vivre depuis longtemps, comme nous l'apprendra la suite de ce récit.

Après un long silence, le vieux Pietro murmura comme en se parlant à lui-même:

— Un sourd n'est plus bon à rien quand il s'agit de dépister les sbires de l'octroi, de les flairer de loin, d'entendre à un mille de distance le bruit de leur pas de renard!.. Et moi je n'entends plus ce que l'on dit, même à mes côtés, que grâce à ce méchant morceau de corne!... Que l'âme de cet infâme douanier qui m'a forcé à prendre les invalides soit damnée!...

Un éclair de joie sinistre dérida le front du vieillard tandis qu'il prononçait ces mots:

— Quant à son corps!...

Pietro n'acheva pas sa phrase. Au bout d'un instant il redressa et secoua la tête comme s'il eût voulu chasser une pensée importune. Puis il avala un grand verre de vin et se remit à fumer tout en fredonnant une chanson du pays.

C'est qu'il n'avait point entendu une sombre voix qui avait répondu à son dernier mot par le mot: *assassin!* C'est qu'il n'avait point vu la frayeur causée à Madalena par cette voix mystérieuse, par cette exclamation accusatrice, lancée dans la demi-obscurité de cette vaste pièce par un être invisible...

Le vieillard acheva tranquillement sa pipe, but un autre verre de vin, puis voyant la lampe près de s'éteindre, il se tourna brusquement vers sa petite-fille, et lui dit:

— Est-ce que tu dors, Madalena?

— Non, grand-père, balbutia celle-ci d'une voix à peine articulée.

— Eh bien! continua Pietro, qui n'avait pas compris cette réponse, mets un peu d'huile dans la lampe, et va te reposer ensuite, mon enfant, tu es fatiguée.

— Y pensez-vous! s'écria la jeune fille, tandis qu'elle obéissait en tremblant au premier ordre de son grand-père. Cela ferait trop de peine à Gaetano.

Pietro avait porté à son oreille son cornet acoustique. Aussi répliqua-t-il:

— C'est vrai... Oh! que les femmes sont dévouées!

— Il est si bon, lui! fit observer timidement Madalena, en prenant la bouteille d'huile dans le buffet, et en jetant un regard d'effroi vers la porte. Et puis, c'est mon fiancé, mon devoir est de prévenir ses moindres désirs.

Le vieillard sourit, laissa tomber son cornet suspendu à sa ceinture, et commença à bourrer une nouvelle pipe en disant:

— Dans huit jours tu diras mon mari, friponne! Dans huit jours, entends-tu, Madalena? J'ai hâté à ton insu le moment de ton bouheur.

Pietro avait à peine prononcé ces mots, qu'un éclat de rire ironique, infernal, terrifia de nouveau la jeune fille. Elle laissa tomber la lampe et la bouteille, et courut se réfugier auprès du vieillard en s'écriant:

— *Santa Madre di Dio!* (Sainte Mère de Dieu!)

— Qu'est-ce donc? demanda Pietro en se levant.

— C'est *lui!* répondit Madalena à haute voix.

— Qui lui? demanda encore le vieillard qui se pencha pour mieux entendre.

— Cet homme! Giovanni!

— Lui, ici? s'écria à son tour Pietro: lui, ici? répéta-t-il en tremblant de colère.

Et se jetant sur le fusil placé dans l'angle de la cheminée, il le saisit et s'élança vers la porte.

— Qu'allez-vous faire, nonno? murmura Madalena en se cramponnant au bras de Pietro. Si vous m'aimez, vous ne commettrez pas un crime! Dieu seul a le droit de reprendre ce que lui seul a le pouvoir de donner.

Mais Pietro, exalté par la colère, allait repousser la jeune fille avec violence, quand on frappa à la porte, et une voix bien connue cria au dehors:

— Madalena! ouvre, ma fille.

— Nous sommes fous tous les deux, dit le vieillard en souriant; nous nous alarmons sans motif. C'était Luigi. Va rallumer la lampe, mon enfant; j'ouvrirai, moi.

Madalena se hâta d'obéir. Elle ne répliqua point; mais elle savait bien que sa frayeur n'était que trop motivée, elle

savait bien qu'elle avait entendu une autre voix que celle de son père.

Luigi entra en même temps que Gaetano, le fiancé de la belle aubergiste. Ils étaient précédés d'Anselmo et suivis de dix jeunes gens, grands, robustes, armés jusqu'aux dents et chargés de ballots de marchandises. Tous ces hommes étaient habillés comme Pietro, si ce n'est qu'ils portaient une casquette de toile cirée. C'étaient des contrebandiers commandés par Luigi et Gaetano. Ils venaient de Mendrisio et allaient à Côme par les montagnes et le lac. Tout le chemin qu'ils avaient parcouru jusqu'alors ne présentait aucun danger. Maintenant, ils allaient s'aventurer sur le territoire autrichien, et alors seulement ils commençaient à se trouver en flagrant délit. Aussi n'eurent-ils rien de plus pressé, après avoir laissé glisser à terre leur *bricole* (charge d'un contrebandier), que de visiter leurs armes avec un soin minutieux.

Cependant Gaetano s'approcha de Madalena et lui dit tout bas :

— Quelqu'un vient de s'éloigner d'ici en nous voyant approcher...

— Ce ne peut être que ce misérable qui me cause toujours une si grande frayeur, et qui vient toujours m'épouvanter lorsqu'il n'y a que le nonno à la maison, répondit la jeune fille sur le même ton.

— Giovanni ? demanda Gaetano avec anxiété.

— Oui.

— Camarades ! s'écria alors le fiancé de Madalena, celui que nous avons vu fuir, c'était Giovanni... Il ne peut être loin... En chasse !

Et il se précipita hors de l'osteria, suivi de tous les contrebandiers.

— C'est donc vrai ? gronda le vieillard en saisissant de nouveau son fusil, et en courant après eux.

Madalena resta seule avec Anselmo.

— Ma cousine, dit celui-ci, ils vont donc enfin te débarrasser de ce méchant homme ?

— Oh ! non, répondit en tremblant la jeune fille ; Dieu ne permettra pas que ce malheur désole notre famille !... Et c'est moi qui suis la cause involontaire de leur fureur !... *Madonna santissima !* ayez pitié de nous !

Madalena fondit en larmes, tomba à genoux et pria.

Anselmo la regarda en silence ; puis, quand elle fut relevée, il lui dit avec une profonde émotion :

— Ma cousine, si pourtant cet homme

se défendait !... S'il tuait ton père !... s'il tuait ton fiancé !..

— Pas maintenant, mais plus tard ! répondit un homme grand, maigre, pâle, qui parut sur le seuil de la porte, restée ouverte.

— Toujours lui ! Ce misérable me fera mourir de frayeur ! murmura la jeune fille.

— Non ! il faut que tu viives, puisque tu dois être à moi ! répliqua le même personnage ; puis il disparut dans les ténèbres, en voyant Anselmo diriger sur lui un pistolet.

L'enfant allait s'élançer à la poursuite de Giovanni ; mais Madalena l'arrêta en s'écriant :

— Oserais-tu bien te souiller d'un crime, Anselmo ?

— Faut-il donc lui laisser tenir sa promesse ? répondit celui-ci.

— Il faut avoir confiance en Dieu !

Anselmo réfléchit un instant, puis répliqua :

— C'est juste... D'ailleurs Gaetano est un gaillard qui saura te défendre.

Un coup de feu retentit alors à quelque distance de l'osteria.

Madalena devint pâle :

— *Jesu !* murmura-t-elle.

— C'est le fusil de Gaetano ! s'écria l'enfant.

— Tais-toi !

— Écoutez !

Ils écoutèrent longtemps, mais rien ne vint plus interrompre le silence imposant de la nuit.

— Plus rien ! balbutia Madalena avec terreur.

— Plus rien ! répéta Anselmo avec angoisse.

— O mon Dieu ! mon Dieu !

Ils se turent, et écoutèrent de nouveau.

— Il faut absolument que je sache ce qui en est ! s'écria enfin Anselmo, et il fit un pas pour sortir.

— Peux-tu seulement penser à me laisser seule, enfant ? lui dit sa cousine.

Et Anselmo revint auprès d'elle.

— Mais ce silence est affreux ! murmura Madalena au bout de quelques instants.

— Patience, ma cousine.

En ce moment éclata la détonation de plusieurs armes.

Madalena se prosterna de nouveau et pria avec ferveur ; Anselmo courut se mettre sur le seuil de la porte.

Bientôt les coups de feu cessèrent entièrement. On n'entendit plus que des éclats de voix, des hurlements, des cris de détresse, des plaintes, des imprécations,

des blasphèmes ; et ce mélange confus de bruits sinistres, éloigné d'abord, se rapprochait par degrés de l'osteria.

— Il paraît que nous sommes les plus faibles et que nous battons en retraite, dit Anselmo. Il faut absolument que j'aie ma part du danger. Je vais revenir tout de suite, ma cousine. Rien que le temps de passer ma balle à travers le corps d'un douanier...

— Oh ! ne me quitte pas ! s'écria Madalena éperdue ; mais Anselmo était déjà loin, et n'entendit pas ces mots suppliants.

La jeune fille, toujours à genoux au milieu de la chambre, se couvrit le visage de ses mains et continua de prier.

Tout à coup elle se sent enlevée par un bras de fer... Elle lève les yeux, et :

— Encore cet homme ! murmure-t-elle en perdant connaissance.

Alors Luigi et Gaetano paraissent dans la chambre.

— Arrière ! leur crie Giovanni. Si vous faites un pas de plus, je la frappe au cœur !

Et, tirant un poignard de sa ceinture, il en approche la pointe du sein de la jeune fille.

Luigi et Gaetano s'arrêtent devant le danger de Madalena.

Alors la fusillade recommence au dehors.

Giovanni était horrible à voir. Ses yeux lançaient des flammes, une blanche écume sortait de sa bouche, la sueur ruisselait sur son front. Il portait l'uniforme des douaniers, mais ce vêtement était recouvert de boue et de sang.

— Laissez-moi sortir ! s'écria-t-il de nouveau ; laissez-moi sortir, ou je la tue, *per la Vergine Maria !*

Luigi et Gaetano étaient immobiles d'épouvante ; ils balançaient cependant entre la vie et l'honneur de Madalena, lorsqu'ils furent violemment repoussés dans la salle par six douaniers et obligés de se défendre contre une attaque imprévue. Giovanni profita habilement de cette diversion :

— Tenez bon pendant quelques instants, mes amis ! cria-t-il à ses camarades, et il s'élança hors de l'hôtellerie, emportant Madalena dans ses bras.

II. — PIETRO SARTI.

Anselmo s'était trompé. Ce n'étaient point les contrebandiers qui avaient le dessous. Voici ce qui s'était passé dans la campagne : à peine sortis de l'osteria, à la poursuite de Giovanni, les ennemis de celui-ci s'étaient débandés afin de gar-

der tous les sentiers et de ne laisser aucune issue à l'homme dont ils voulaient la mort.

La haine des contrebandiers subalternes contre le douanier n'avait d'autre cause que l'acharnement avec lequel il leur tendait des pièges et des embûches ; celle de Luigi et de Gaetano provenait de la persécution que Giovanni semblait exercer contre Madalena ; celle de Pietro coulait d'une autre source que la suite nous apprendra.

Quant au douanier, il leur avait voué à tous une profonde exécration, par la seule raison qu'ils appartenaient tous à Pietro, soit par les liens du sang, soit par ceux de l'intérêt, et qu'il avait une vengeance implacable à accomplir sur ce vieillard et sur tous ses alliés.

Gaetano, le plus hardi, le plus fort, le plus agile des contrebandiers, brûlait de se mesurer avec cet homme, son ennemi à tant de titres, mais adversaire digne de lui, quant au courage et à l'habileté dans le maniement des armes. Pour l'atteindre enfin, il venait de pénétrer sur le territoire autrichien, lorsqu'un cri poussé par plusieurs bouches s'éleva en face de lui :

— Le *mostaccino ! le mostaccino ! Arrêtons-le !*

Gaetano devait ce sobriquet à ses moustaches, qu'il portait fort petites. Luigi et lui étaient les seuls de leur troupe qui habitassent le sol suisse. Toujours ils avaient bravé les douaniers et ils se trouvaient sous le poids de plus d'une condamnation par contumace. Leurs camarades, au contraire, demeuraient presque tous à Côme, avaient subi la prison toutes les fois qu'on les avait surpris en flagrant délit et étaient par conséquent en règle avec la justice.

— Arrêtons le *mostaccino !* répétèrent les sbires enhardis par leur nombre (1).

— Je vous en défie tous ! leur répondit Gaetano en se retranchant derrière un gros arbre, puis il ajouta en les couchant en joue : le premier qui s'avance est mort !

(1) En Lombardie, douanier est, par un étrange préjugé, synonyme de sbire. La lie de la société peut seule se résoudre à porter ce nom pour un misérable salaire. Certes, il y a en Lombardie quelques honnêtes gens parmi les douaniers ; mais la généralité est inepte et toujours prête à se vendre. Nous avons cru devoir faire cette observation dans un pays comme la France, où les douaniers sont de véritables braves, par la raison que l'opinion publique les respecte et leur sait gré de leur courage et de leur dévouement.

Les douaniers hésitèrent. Ils savaient que le mostaccino ne manquait jamais son coup.

Cependant le plus jeune et le plus intrépide de l'escouade fit un pas en avant. Ce fut le dernier. Il tomba le cœur percé d'une balle.

Toutefois on peut facilement prévoir ce qui serait résulté de cette défense inégale et désespérée. Mais heureusement pour Gaetano, son coup de feu avait été entendu de ses camarades qui accoururent. Alors la fusillade s'engagea. Malgré l'infériorité de leur nombre, les contrebandiers gagnaient du terrain à chaque décharge ; par une manœuvre habile, ils se portèrent sur les derrières de l'ennemi et le refoulèrent vers l'osteria.

Ce fut alors que Gaetano et Luigi y virent entrer Giovanni et y entrèrent sur ses pas.

Avant ce moment, nous avons vu Anselmo quitter Madalena et s'élançer hors de l'osteria. Arrivé sur le champ de bataille, il déchargea un de ses pistolets sur un douanier, puis, fidèle à la promesse qu'il avait faite à sa cousine, il retourna en grande hâte vers le logis. Il avait à peine franchi la moitié de la distance, lorsqu'il aperçut Giovanni emportant Madalena dans ses bras. Plus prompt que la pensée, le brave enfant se jette dans les jambes du douanier, le fait tomber, et, s'élançant ensuite sur lui, il lui met son second pistolet sur la tempe et lui crie :

— Si tu bouges, je te casse la tête ! Et toi, ma cousine, ajoute-t-il en s'adressant à Madalena que Giovanni avait lachée en tombant, sauve-toi, sauve-toi bien vite.

Mais Madalena n'avait pas repris connaissance et restait sans mouvement. Une seconde de plus, et on ne peut douter que la force de Giovanni n'eût fait un mauvais parti au courageux Anselmo. Heureusement pour celui-ci, un contrebandier vint à passer assez près pour entendre sa voix qui criait :

— A moi, *Sfroza-Gesu* (1) A moi !

Accourir, désarmer le douanier et lever son poignard sur lui, ce ne fut qu'une seule chose pour *Sfroza-Gesu*. Il allait frapper son ennemi quand Anselmo, aussi généreux qu'intrépide, s'arrêta en lui disant :

— On ne tue pas un homme à terre, *Sfroza-Gesu*. Ce serait bon pour un douanier ; mais un contrebandier, jamais !

(1) De *sfroza*, mot du dialecte milanais, qui signifie faire la contrebande.

Se tournant alors vers Giovanni, il ajouta :

— Si je te sauve la vie, misérable sbire ! c'est à condition pourtant que tu jureras de respecter celle de tous les miens !

Sfroza-Gesu était encore là, son poignard à la main. Giovanni se mordit les lèvres jusqu'au sang, mais prononça le mot : " Je le jure ! " et disparut rapidement.

L'enfant reprit le chemin de l'osteria, suivi de *Sfroza-Gesu*, soutenant la pauvre Madalena.

Cependant l'écho des montagnes avait porté le retentissement de la fusillade jusqu'au bureau de l'octroi autrichien, situé sur la grande route, près du pont de Chiasso. L'officier du poste militaire qui s'y trouvait avait détaché quinze hommes et les avait envoyés sous les ordres d'un sergent renforcer les douaniers. Les contrebandiers se virent alors huit contre trente.

Ils luttèrent néanmoins jusqu'au retour de Mostaccino, de *Sfroza-Gesu* et d'Anselmo, puis le combat s'engagea corps à corps, à l'arme blanche, et ce fut une sanglante rencontre ! Celui qui mourait, mourait vingt fois, celui qui était blessé savait que la mort la plus affreuse l'attendait. On ne tuait plus ; on avait jeté les armes pour pouvoir mieux se servir des bras et des mains ; on broyait son adversaire, on le mettait en pièces avec les ongles, avec les dents. C'était un combat de tigres doués de raison. C'était une guerre de démons que la lune éclairait, que la neige dont le sol était couvert, rendait encore plus hideuse à voir, car chaque goutte de sang qui tombait laissait une rouge trace sur ce vaste linceul.

Enfin, Mostaccino, après avoir renvoyé Anselmo à l'osteria, chercha des yeux l'homme qu'il abhorrait et se précipita sur Giovanni.

Pendant cet affreux duel, Luigi, hors de combat, avait regagné la maison comme Anselmo, et Madalena, après avoir appliqué sur ses blessures un baume qu'elle tenait de sa famille, pria Dieu, et conservait l'espoir de sauver son père. Quant à Luigi lui-même, sans la douce violence que lui faisait sa fille, il se fût voué à une mort inévitable en essayant d'aller rejoindre ses camarades.

On frappa faiblement à la porte de l'osteria, et, après une courte attente, le père et la fille tressaillirent douloureusement en entendant une voix creuse, étranglée, balbutier ces mots :

— Madalena!... ouvre... vite... c'est moi!

Malgré l'agitation convulsive à laquelle elle était en proie, la jeune fille descendit rapidement et ouvrit la porte.

C'était le vieux Pietro, couvert de sang et de boue, livide comme un cadavre, se traînant sur les pieds et sur les mains.

Il monta péniblement l'escalier et vint tomber aux pieds du lit; puis il se leva à demi, en poussant des gémissements sourds, afin de voir qui gisait sur cette couche qu'il occupait habituellement.

— Luigi! mon fils! s'écria-t-il en retombant sur le carreau. Lui aussi! lui aussi! ajouta-t-il; toute la famille a donc succombé sous les coups de cet infâme!... Oh!... *Maledetto Dio!*

— Nonno! s'écria Madalena, épouvantée de cet horrible blasphème et saisissant une main du vieillard pour la porter à ses lèvres.

— Jesu! s'écria à son tour Pietro, ne touche pas cette main, Madalena, car mon bras est cassé, cassé ainsi que ma cuisse, ainsi que deux de mes côtes!... Et c'est lui!... toujours lui!... toujours le maudit!...

— Puisse la main de Dieu s'appesantir sur cet homme! dit Madalena en sanglotant.

— Oh! vengeance!... vengeance!...

En poussant ce cri, le vieillard voulut se soulever, mais une nouvelle douleur insupportable le cloua sur le sol et lui arracha un nouveau blasphème.

— Mais, reprit-il au bout d'un instant, avec un accent désespéré, si tu meurs, mon pauvre Luigi, qui donc me vengera de cet homme, qui?

— Moi! répondit Anselmo, qui observait cette scène depuis quelques minutes, moi!...

— Oh! oui, toi! murmura Pietro en laissant échapper malgré lui un ruisseau de larmes; toi qui es jeune, toi qui as une vie tout entière devant toi! Regarde-moi, mon enfant, regarde-moi! Je suis tout brisé; je ne me cramponne à la vie que pour pouvoir léguer ma vengeance à quelqu'un. Regarde-moi, puis regarde ton oncle!... Sais-tu à qui nous devons la mort qui nous attend?... A Giovanni!... au fils maudit d'un père maudit!... Le père a payé sa dette..., je te conterai cela avant de fermer les yeux...; mais le fils, le fils, *Vergine di Dio!*

— Le fils la payera aussi, répondit la pieuse Madalena, car Dieu est juste et ne laisse pas le crime impuni!

— En sortant d'ici, dit Pietro avec plus

de calme, je courus, comme les autres, sur les traces de cet infâme... ce fut en vain... La détonation des armes à feu pénétra dans mon cœur malgré ma surdité... On se battait, j'accourus... mais je ne me montrai pas à l'ennemi... Je grimpai sur un mamelon, et de là j'envoyai la mort aux sbires, sans pouvoir ni apercevoir, ni atteindre celui que j'aurais voulu tuer au prix de ma vie... Je chargeais mon fusil pour la quatrième fois... j'étais couché à plat ventre, afin de ne pas être vu, et je me penchais un peu en dehors du monticule pour manier mon arme... Alors une voix affreuse, la voix de ce bourreau, parvint à mon oreille: "Infâme assassin!" cria-t-il; et, avant que j'eusse pu seulement me reconnaître, il me saisit par les jambes et me précipita en bas du mamelon!... quarante pieds de hauteur!

Madalena poussa un cri déchirant et se couvrit le visage des mains, Luigi laissa échapper un long gémissement, Anselmo serra les poings avec fureur et murmura:

— Après? après?

— Après, reprit Pietro, je me traînai jusqu'ici comme un serpent, avec des douleurs insupportables, pour mourir dans le sein de ma famille, pour demander vengeance à mes enfants.

— Après? après répéta Anselmo.

— Plus rien! la mort!

— Mais cette histoire?

— Je vais bien souffrir en te la racontant, car... Mais n'importe... tu apprendras ainsi comment doit se venger un homme de cœur!

Anselmo et Madalena allèrent chercher un matelas dans la pièce contiguë, le vieillard se coucha dessus, puis il commença son récit:

— J'avais vingt-neuf ans, mon père et ma mère étaient morts depuis longtemps, j'étais seul au monde, libre, heureux. Comme les autres jeunes gens, je me rendais à Côme tous les dimanches et fêtes; comme eux, j'allais à l'église, puis à la *cantina* (1). Je rencontrais bien des jeunes filles aimables et vertueuses, mais mon cœur n'avait encore battu pour aucune d'elles. J'enviais ceux de mes amis qui aimaient d'amour, insensé que j'étais! Dans le carnaval de 1779, un ancien camarade de mon père m'invita à un bal qu'il donnait à Côme. J'acceptai avec plaisir. Jamais je n'avais vu la fille de cet homme; elle était aussi belle et aussi bonne que toi, Madalena. En prenant sa

(1) Cave où l'on vend du vin.

main pour danser une valse avec elle, je tremblais de tous mes membres: je n'avais pas la force de parler. Bref, mon tour était venu, et, après ce bal, je n'envisais plus le bonheur de mes amis. Mes journées, je les passais à Côme dans l'espérance de la voir; mes nuits, après avoir terminé les affaires, sous les fenêtres de sa chambre. Un mois se passa ainsi. Ce fut un mois de bonheur suprême pour moi. Au bout de ce temps, le corps des douaniers de la province fut changé. Un des chefs des nouveaux vint subit comme moi l'influence de la beauté de Rosina. Il était dans son droit, je n'avais rien à dire, mais la jalousie me torturait le cœur; du reste, il était fort accommodant dans les affaires, et il n'y avait pas moyen de se quereller avec lui. Je lui parlai donc franchement de mon amour, et je lui fis sentir qu'il fallait qu'un de nous deux renoncât pour jamais à Rosina. Il parut être de mon avis. D'un commun accord nous décidâmes de demander tous deux la main de la jeune fille, et nous jurâmes sur la croix que celui de nous qui serait repoussé par le père oublierait la fille. Vous peindre mon anxiété pendant que j'attendais cette réponse suprême, ce serait tenter l'impossible. Au bout de deux jours, la personne que j'avais chargée des démarches nécessaires vint me dire que j'étais agréé par le père de Rosina, et qu'il ne restait plus qu'à fixer la dot et l'époque du mariage. Je crus devenir fou de joie. Oh! que la ville de Côme me sembla belle, quand j'y allai pour avoir une première entrevue avec la femme que j'aimais! Je fis part de mon bonheur à Ippolito, et Ippolito me serra la main, me félicita et me promit de ne plus penser à ma Rosina. Ippolito, c'était le douanier, c'était le père de Giovanni. En 1780 un ange des cieux entra pour la première fois dans ma maison et y porta la bénédiction du Ciel. Mes affaires prospérèrent, mon existence fut remplie. Mais cette douce tranquillité ne dura pas longtemps. Mon établissement était public: tout le monde avait le droit d'y entrer se rafraîchir en payant. Le déloyal Ippolito vint se jeter à travers ma félicité. Je lui avouai les souffrances que me causait son assiduité. L'infâme prétendit être parfaitement guéri de sa passion et pouvoir fréquenter ma maison sans danger. Il mentait, le parjure; mais ma femme était si vertueuse, si dévouée, que ma raison fit taire enfin ma jalousie. Au bout d'un an, j'eus le bonheur de voir partir Ippolito pour une autre destination.

Il resta absent pendant huit ans et pendant huit ans ma félicité fut si grande qu'elle me faisait toujours craindre quelque grand malheur; car tout chrétien doit porter sa croix, et je sentais bien que je ne ferais pas exception à la loi commune! Mon pressentiment n'était que trop fondé. Ippolito reparut dans la province, et par conséquent chez moi. J'avais deux enfants alors, ton pauvre père, Anselmo, et toi, mon Luigi, qui comptais à peine douze ou quinze mois. Ippolito venait à mon osteria, buvait et payait mon vin, me serrait la main comme auparavant; mais le traître cherchait à séduire ma femme lorsqu'il pouvait la trouver seule. Cela alla si loin que Rosina s'en plaignit à moi. Je chassai le douanier, qui jeta le masque et me déclara une guerre à outrance. A partir de ce moment, il ne se passait guère de nuits sans que quelque rencontre eût lieu entre les douaniers et les miens. Les hommes que me tuèrent les sbires pendant deux mois que dura cette lutte ne furent rien en comparaison du désastre dont j'étais menacé... Oh! mes enfants! c'est ici qu'il me faut un grand courage pour vous raconter ce malheur inouï!...

Le vieux Pietro laissa échapper des sanglots déchirants. Ses enfants pleurèrent avec lui, profondément émus de la désolation peinte sur son visage.

Après un long silence, le vieillard releva la tête et reprit:

La Révolution française venait d'éclater. L'Italie se ressentait de cette commotion politique et s'agitait sourdement. Il régnait dans tout le pays un certain désordre, une effervescence qui couvait sous la cendre. C'était une époque précieuse pour les criminels; elle leur promettait l'impunité... Après avoir soutenu un long combat contre les douaniers, qui perdirent beaucoup de monde, parce que leur chef n'était point à leur tête, je rentrai un matin, triste, silencieux, fatigué de cette vie orageuse. A quelques pas de la maison, je tire la clef de ma poche, car il fallait à peine jour... Peine inutile!... la porte était toute grande ouverte!... Je franchis le seuil en tremblant... Les salles de l'osteria étaient désertes... Je monte... ici... dans cette même chambre..., car ma Rosina l'habitait...; ce lit était le sien!... ces meubles, c'est elle qui les avait apportés en dot... Tout était à sa place, mais ma Rosina ne répondit point à mes cris désespérés... Oh! celui qui ne s'est jamais trouvé dans un moment semblable, celui-là ne peut comprendre ce qui se

alors en moi... J'étais fou ou j'allais le devenir!... La voix de mon pauvre Andrea m'arracha à mon délire, à ma stupeur... L'enfant n'avait que quatre ans... "Papa!" s'écria-t-il en courant à moi, "un sbire a emporté maman dans ses bras!..." Je tombai à la renverse... Je ne repris l'usage de mes sens que vers le soir. Avec les souvenirs, l'idée du suicide se présenta à mon esprit; car j'aurais bien pu survivre à ma femme, mais à son honneur, cela me semblait impossible!... Cependant Andrea criait qu'il avait faim! Luigi pleurait dans son berceau... J'étais père; j'eus le courage d'affronter une vie mille fois plus terrible que la mort!... Toutes les recherches de la police furent inutiles. On n'entendit plus parler d'Ippolito dans la province, pendant bien des années au moins... Il m'était encore réservé de souffrir comme père aussi par cet homme infâme!... Un an après sa disparition, je reçus une lettre portant le timbre de France. Rosina était morte dans un hôpital, à Nancy, en donnant la vie à un enfant. Un militaire, ajoutait-on avait adopté le nouveau-né par charité. Ce militaire s'appelait Ippolito A...! C'était un curé qui me mandait tous ces détails. La fièvre me saisit, me donna un délire incessant et ne me quitta qu'au bout de six mois. Toi, Luigi, toi qui as aimé, toi qui as été marié, tu comprendras les tortures que j'ai endurées. Revenu de ma longue maladie, je me fis une raison. Elle était morte, tout était fini pour moi. Je ne voyais plus qu'un but à ma vie, tenir l'infâme Ippolito dans mes mains et me venger! Me venger! cette pensée, c'était ma force, c'était tout le bonheur que je pouvais encore espérer! Je me consacrai à mes enfants; ils me donnèrent des joies inespérées, les pauvres créatures.. Pouvais-je prévoir que je les réservais au bras de cette race maudite?...

— Pietro fut interrompu encore une fois par les larmes.

— On dirait, poursuivit-il, que les afflictions prolongent la vie au lieu de l'abrèger. Les miennes me faisaient vivre malgré moi. En 1814, au moment où les Autrichiens remplacèrent les Français en Lombardie, mon Andrea avait atteint sa vingt-neuvième année; toi, Luigi, tu en comptais vingt-sept. J'aurais pu mourir tranquille sur votre sort alors...; mais non!... l'espoir de la vengeance faisait encore battre mon cœur!... Mon Dieu! mon Dieu! qui aurait pu prévoir?... C'était par une affreuse nuit d'hiver; il n'y avait

ni lune, ni neige, ni étoiles; le ciel disparaissait sous les nuages, la terre était humide et glissante. C'était une belle et précieuse nuit pour nous. Chargés de riches marchandises, nous partîmes d'ici à une heure du matin, au nombre de quinze, tous hommes robustes et déterminés.

Un enfant nous précédait en éclaireur. Je marchais en tête de la troupe avec mon pauvre Andrea, il m'aimait tant! Luigi était alors employé à Lugano. Il fallait faire bonne garde, car nous avions eu quelques jours auparavant une querelle avec les douaniers, et nous avions tout à craindre d'eux quand ils ne fermaient pas les yeux. Les douaniers d'alors ne ressemblaient guère à ceux d'aujourd'hui... A un demi-mille d'ici, sur les hauteurs, l'enfant fit entendre le signal d'alarme convenu. Mes camarades se mirent à fuir vers le maquis; moi, je n'en eus pas le temps, et je me blottis dans une haie, l'œil au guet, la main sur la détente de mon fusil. Peu d'instant après, une nombreuse escouade de sbires passa près de moi; ils poursuivaient mes hommes dans l'espoir de les voir jeter leurs bricoles. Je me trouvais au bord du sentier qu'ils occupaient; un de ces maudits avisa un des nôtres à peu de distance, le coucha en joue et effleura ma tête du canon de son fusil... Le coup partit et emporta une de mes oreilles... Je levai la tête... L'homme qui venait de me rendre sourd, c'était Ippolito!... Et la même balle qui avait blessé le père avait tué le fils! Oui, mon Andrea venait de tomber le cœur percé d'une balle!... L'assassin entendit mon souffle et fouilla la haie avec son sabre... D'un bond je me mis hors de son atteinte et, à mon tour, je le visai... Mais mon trouble était trop grand, la vue de cet homme m'avait bouleversé... Je le manquai à six pas, moi qui en douze coups abattais onze hirondelles...; ma bonne ou ma mauvaise étoile me réservait cet homme pour une plus ample vengeance!... Ces deux détonations devinrent le signal du combat. Mes hommes voulurent venger le fils de leur chef: ils s'arrêtèrent et firent face aux douaniers, qui se croyaient autorisés à nous tuer quand nous ne lâchions pas nos bricoles... Quelle nuit! quelle nuit! nous étions sortis au nombre de quinze, nous n'étions plus que sept à notre retour!... Il me fallut dès lors renoncer au commandement en chef; un sourd est un mauvais soldat et un plus mauvais capitaine, je me résignai, je rappelai Luigi, qui me remplaça dignement...

Que me faisiez, à moi, désormais les affaires?... Mon ennemi était dans la province..., je ne pensais plus qu'aux moyens de m'emparer de sa personne, pour punir un crime inouï par un châtement inouï...

Je n'avais pas trouvé justice chez les hommes lorsqu'on m'avait enlevé ma pauvre femme, je voulais me la faire moi-même maintenant. Je dissimulai donc ma rage, je refoulai mon secret au fond de mon cœur. Personne ne savait quel était l'homme qui avait tué mon fils, je ne le dis à personne. On avait oublié que cet assassin avait un terrible compte à régler avec moi, je feignis de l'avoir oublié aussi. Je passais tout mon temps aux cantines de Côme, que fréquentaient les douaniers, et je guettais un moment favorable pour l'exécution de mes projets.

Une fois que je m'y étais attardé plus que d'habitude, j'entendis quelques hommes de l'escouade d'Ippolito, parler d'une expédition qu'ils devaient faire sur le lac, dans un quart d'heure au plus. Je payai mon écot et je gagnai en hâte l'endroit où mon fils était tombé sous la balle du maudit. Ippolito devait passer par là s'il regagnait par terre sa demeure qui était située sur les hauteurs. Mon espoir ne fut point déçu ; je n'étais pas apposté depuis une heure, quand l'assassin de ma femme et de mon fils se montra au bout du sentier. Je n'avais d'armes que ma canne plombée, elle me servit pour étendre cet homme à mes pieds... je lui pris alors son fusil et le jetai en bas de la montagne, ainsi que ses pistolets et son sabre... Puis je tirai de ma poche une bonne corde de chanvre que je portais sur moi depuis le jour où j'avais perdu mon Andrea, je liai les pieds et les mains de mon ennemi et je le remarquai jusqu'ici!... J'étais chez moi, seul avec cet homme!... mais il pouvait venir du monde à chaque instant... Personne de vous ne sait qu'au dessous de notre cave se trouve un profond souterrain...; la porte qui y conduit est cachée dans le mur à gauche, à trois bras et demi de l'entrée de la cave...; la clef se trouve dans un double fond du second tiroir de ma commode... C'est dans ce souterrain que je trainai le meurtrier..., je l'attachai par les pieds à une poutre, puis...

—Nonno ! s'écria Madalena.

—Oh ! Dieu me pardonnera ! J'avais tant souffert pendant vingt-cinq ans !... Je pouvais bien jouir de ma vengeance pendant huit jours...

—Huit jours ! répéta Anselmo en frissonnant.

—Oui, je l'enterrai au bout d'une semaine et j'espérais avoir enseveli avec lui toute pensée de haine, j'espérais mourir en priant... Mais il a fallu que son fils vînt empoisonner mon agonie...; car vous ne savez pas ce qui se passe en moi depuis que cet infernal douanier a paru dans la province!... Oui ! cet homme, ce Giovanni, est le digne fils d'Ippolito, le fruit du rapt de ma pauvre Rosina... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Et cet homme, l'enfant de ma bien-aimée, me broie les os, à moi, me tue le seul fils qui me reste, et... Seigneur Jésus ! veillez sur Madalena ! veillez sur ce pauvre orphelin!... Il est des moments où ma vengeance m'est une consolation, mais il en est d'autres où une voix intérieure...

—Écoutez cette voix, nonno ! s'écria Madalena, c'est le Ciel qui parle à votre cœur. Pardonnez dans cette heure suprême, et Dieu aura miséricorde et vous pardonnera.

—Ces paroles sont celles d'un ange, mon père, murmura Luigi, ne les méprisez pas. A ceux qui restent la vengeance, ceux qui s'en vont doivent pardonner.

—La vengeance ? répéta Anselmo, mais n'est-elle pas accomplie encore ? Mais la mort de ce malheureux douanier ne suffisait-elle pas pour l'assouvir ? N'était-elle pas assez barbare pour faire oublier mille crimes, pour payer la rançon de mille vies ?

—Anselmo ! dit le vieillard en gémissant, Anselmo, tais-toi ! tu parles comme mes remords ! !

—Dieu a donc touché votre cœur, nonno ? reprit la douce voix de Madalena ; le Seigneur a donc jeté un regard de miséricorde sur vous, puisque vous éprouvez cette crainte salutaire qui conduit au repentir et qui sauve ? Oubliez tout, grand-père, ne pensez plus qu'à Dieu devant lequel vous allez paraître !

—Demandez lui pardon de cette affreuse semaine de délire, ajouta Anselmo avec onction. Humiliez-vous, grand-père, devant le Seigneur qui vous a vu dans le souterrain...

—Et faites-lui le sacrifice de toutes les haines, de toutes les passions de ce monde, continua Madalena, car les portes de l'éternité vont s'ouvrir devant vous, nonno mio...

—Mon père ! mon père ! balbutia Luigi.

—Dieu de miséricorde ! s'écria alors le vieillard en fondant en larmes, est-ce donc par vingt-cinq ans de douleurs que j'ai mérité votre grâce ? O Seigneur ! que regrette plus mes angoisses, si, à cause d'elles,

vous envoyez à mon chevet, où ne se trouve pas le ministre de la religion, deux anges du ciel qui me ramènent à vous! Merci, merci mon Dieu! pardonnez-moi comme je pardonne à Giovanni!

Un cri de joie s'échappa de la poitrine des trois assistants, car dans ce mot sublime ils entrevoyaient le salut éternel de leur parent chéri.

—Madalena! dit encore Pietro, aide-moi à prier, ma pauvre tête s'en va.

Et Madalena pria avec lui, et Anselmo et Luigi répondirent à cette fervente prière, l'un prosterné, l'autre étendu sur son lit, mais les mains levées vers le ciel avec cette religion du cœur qui se rencontre en Italie non-seulement chez les contrebandiers, mais chez les grands criminels eux-mêmes.

—De l'eau! de l'eau! s'écria le vieillard.

Madalena lui en donna, il but à longs traits, puis il retomba sur son matelas en murmurant faiblement:

—Je vous bénis tous, mes enfants!

Anselmo lui prit la main et la porta à ses lèvres: cette main était froide. Le vieillard venait d'exhaler le dernier soupir.

Madalena s'agenouilla à sa droite, Anselmo à sa gauche, et ils récitèrent le *De profundis*.

Ainsi mourut Pietro Sarti.

III. — BASTA!

Anselmo et Madalena prièrent longtemps sur le cadavre de leur grand-père. Lorsqu'ils se relevèrent, la jeune fille serra affectueusement la main de son cousin, comme pour le remercier d'avoir coopéré à la conversion de Pietro. Anselmo comprit son intention, l'entraîna dans l'embrasure d'une croisée et lui dit tout bas, car l'extrême lassitude avait, depuis un instant, fermé les yeux de Luigi.

—Cependant je tuerai cet homme s'il n'écoute pas la voix de la nature.

—Anselmo! s'écria Madalena.

—Giovanni croyait accomplir un devoir lorsqu'il brisait le corps de Pietro Sarti, parce qu'il ne connaissait pas l'histoire de Pietro Sarti; mais lorsqu'il étendait sa vengeance sur toi, ma cousine, sur ton père, sur ton fiancé, alors il commettait de véritables crimes et me donnait le droit d'attenter à sa vie.

—Anselmo! répéta Madalena, pourrais-tu créer un homme?

—Non.

—Donc tu n'as pas le droit de le tuer!

—Tu ne me comprends pas, ma cousine; Giovanni a engagé une lutte à mort avec toute notre famille; si on ne l'arrête pas

en chemin, il la détruira tout entière. Nous ne sommes pas agresseurs, nous nous défendons. Si j'avais connu notre position à l'égard de cet homme, quelques heures plus tôt, ou il n'en serait plus à craindre pour nous, ou le bras de Sfroza-Gesu nous aurait délivrés d'un si redoutable ennemi... Mais... je n'entends plus aucun bruit dans la campagne!... y aurait-il donc de nouveaux malheurs? ajouta Anselmo avec effroi.

—*Madonna santissima!* Veillez sur mon fiancé! s'écria Madalena.

—Descendons, ma cousine, j'irai à la découverte.

Ils descendirent en effet. Avant de sortir, Anselmo voulut recharger ses armes.

Il venait d'achever cette opération indispensable dans de telles circonstances, lorsque Madalena, qui écoutait attentivement près de la croisée, courut à lui et murmura à son oreille:

—J'ai entendu un bruit de pas!

Anselmo s'agenouilla, effleura le carreau de son oreille, resta quelques minutes dans la même position, puis se releva en disant à voix basse:

—C'est vrai!

Alors un des battants de la porte se tourna sur ses gonds, Madalena se précipita dans les bras de Mostaccino. Sa pâleur excessive et le sang qu'il perdait témoignaient de la lutte désespérée qu'il venait de soutenir. Anselmo ralluma la lampe. Madalena jeta un cri perçant.

—Qu'avez-vous, Gaetano? dit-elle en regardant son fiancé.

—Ce n'est rien! balbutia le chef. Mais sa faiblesse toujours croissante démentit aussitôt ses paroles; pour ne pas tomber, il fut obligé de s'appuyer fortement sur la malheureuse jeune fille.

—Des lits! des lits! s'écria un des contrebandiers avec une sorte de rage.

Tous montèrent à l'étage supérieur après qu'Anselmo eut de nouveau barricadé la porte.

Les blessures de Mostaccino et de Sfroza-Gesu n'étaient que dangereuses, celles de leurs camarades étaient mortelles. Aussi tous les soins de Madalena se portèrent-ils d'abord sur ceux auxquels ils pouvaient être profitables.

Pendant que cette créature dévouée s'efforçait d'arraacher des victimes à la mort, Anselmo racontait à Mostaccino l'histoire qu'il avait entendue de Pietro Sarti et de quelle manière édifiante ce vieillard était mort. Quand il eut cessé

de parler, Gaetano réfléchit un instant, puis murmura :

— Nous sommes bien à plaindre ! Nous devons porter la peine des fautes d'autrui !. Mais la vengeance de ce sbire maudit, où s'arrêtera-t-elle donc ?

— Je croyais que tout était fini ? répliqua Anselmo.

— Non ! j'ai été forcé de lâcher ma proie !... Je pressentais, sans savoir pourquoi, les malheurs qui sont arrivés ici, et je voulais me débarrasser de cet odieux ennemi ou succomber... Mais l'enfer qui le protège a envoyé vers nous les autorités de Chiasso. Il a fallu cesser le combat... C'est bien assez d'avoir sur le dos les sbires de l'Autriche... Se révolter contre les magistrats suisses, c'eût été se perdre sans retour... Nous étions au nombre de treize en sortant d'ici... nombre fatal !... Nous ne sommes plus que cinq, si toutefois nous survivons tous...

Le lendemain, après avoir assisté aux funérailles et à l'enterrement de Pietro et de deux autres contrebandiers morts dans la maison, pendant la nuit, Anselmo loua à Chiasso une voiture, dans laquelle il conduisit son oncle, sa cousine, Sfroza-Gesu et Gaetano à Lugano, chez ce dernier.

Un habile chirurgien répondit de la vie des trois malades et parvint, au bout d'un mois, à guérir complètement Mostaccino et son dévoué subalterne.

Pendant ce temps, Gaetano avait beaucoup réfléchi. Il s'était avoué tous les dangers de sa carrière, et avait compris que Madalena ne serait à l'abri des tentatives du douanier, qu'à Lugano, dans sa maison à lui. Il résolut donc de se charger d'affaires plus considérables, afin de se mettre, en peu de temps, en position de pouvoir épouser la femme qu'il aimait.

A CONTINUER.

CHATEAUBRIAND.

François-Auguste, vicomte de Chateaubriand, naquit en 1768, vers cette époque si féconde en grands hommes qui donna au monde Napoléon, Soult, Wellington, Canning et Walter-Scott. Elevé au château de Combourg, près de Saint-Malo, c'est sans doute en parcourant les landes arides et les côtes désolées de la vieille Armorique que le jeune Chateaubriand sentit se développer en lui ce penchant à la méditation et à la solitude qui ne l'abandonna jamais, même dans le tourbillon des affaires, au milieu des

préoccupations les plus graves de la vie politique. Destiné d'abord à la marine, puis à l'église, il commença au collège de Dol et termina à Rennes des études fortes et substantielles qui, sans altérer cette sensibilité exquise et cette spontanéité d'imagination qui sont les principaux caractères de son génie, le mirent à même de publier de sérieux travaux de critique historique à un âge où l'on ne possède d'ordinaire sur la vie et sur l'organisation des sociétés que des notions vagues et confuses. C'est en 1787, que, pour la première fois, le jeune de Chateaubriand vint à Paris. Il était alors sous-lieutenant d'infanterie au régiment de Navarre ; mais comme, pour monter dans les carrosses du roi, honneur auquel l'ancienneté de sa famille lui donnait le droit de prétendre, il fallait pouvoir justifier au moins du grade de capitaine, il obtint par une fiction assez commune à cette époque un brevet de capitaine de cavalerie, ce qui ne l'empêchait pas de faire son service de sous-lieutenant dans le corps d'infanterie auquel il appartenait. Cependant les grandeurs et les pompes de Versailles n'étaient pas de nature à satisfaire cette vague inquiétude et ce désir de l'inconnu qui tourmentaient son âme ; il lui fallait des aventures surnaturelles à tenter, un but extraordinaire à atteindre ; enfin il crut avoir trouvé ce but. Un jour, en examinant une carte du Nouveau-Monde, il fut frappé de la possibilité de découvrir le passage du pôle Nord. Depuis ce jour, plus de sommeil, plus de repos. Comme Colomb il alla de porte en porte solliciter les moyens de réaliser l'idée qu'il avait conçue, comme Colomb il eut à supporter l'indifférence des uns, la raillerie des autres, et cependant ce problème qu'on regardait comme insoluble fut résolu quelques années plus tard. Peut-être que si le gouvernement de Louis XVI se fût préoccupé, comme il devait le faire, d'une question qui intéressait à la fois la politique, la science et le commerce, au lieu du nom de Mackenzie le passage du pôle Nord porterait celui de Chateaubriand. Quoi qu'il en soit, le jeune sous-lieutenant, que les sourires et les refus n'avaient pas découragé, résolut d'accomplir seul son gigantesque projet, et au printemps de l'année 1791 il s'embarqua pour l'Amérique, emportant pour tout bagage ses espérances et une lettre de recommandation pour Washington. Imbu encore des idées de l'Ancien-Monde, Chateaubriand se représentait le Président des Etats-Unis comme un roi puissant au milieu de sa cour, entouré de gardes et de chambellans dans un palais d'or et de marbre.

fut donc pas son étonnement lorsque, après qu'il eut frappé à la porte d'une maison plus que modeste, d'un *cottage* que rougirait d'habiter le dernier gentleman de la chambre des communes, une servante, une simple servante vint lui ouvrir et l'introduisit sans plus de façons auprès du général ! Washington reçut le jeune voyageur avec cordialité et bonhomie ; mais effrayé sans doute des périls auxquels le gentilhomme breton allait s'exposer, il s'efforça aussi de le détourner de son entreprise. Chateaubriand fut inébranlable. Immédiatement après cette entrevue, il fit marché avec un guide et s'enfonça dans l'intérieur des terres ; s'imaginant, comme il le dit lui-même, qu'il pousserait tout droit au pôle Nord "comme on va de Paris à Saint Cloud." Enfin il arriva sur la limite des habitations, et ce fut avec une joie indicible qu'il se trouva en présence de ces sombres et mystérieuses forêts du Nouveau-Monde où nul pas humain n'avait encore retenti. Ecoutez comme il décrit lui-même les sensations qui assaillirent son âme dans ce premier moment de trouble et d'étonnement : "J'allais d'arbre " en arbre, à droite et à gauche indifféremment, me disant à moi-même : Ici plus " de chemins à suivre, plus de villes, plus " d'étroites maisons, plus de présidents, de " républiques, de rois. Et pour essayer si " j'étais enfin rétabli dans mes droits origi- " nels, je me livrais à mille actes de volonté " qui faisaient enrager le grand Hollandais " qui me servait de guide, et qui, dans son " âme, me croyait fou."

Cependant l'aventurier jeune homme cherchait avidement du regard quelqu'un de ces villages indiens où il devait infailliblement trouver des hommes de la nature, des coutumes sauvages, des mœurs primitives. Sous ce rapport, la première rencontre qu'il fit ne fut pas heureuse. Au bout de quelques jours de marche, il aperçut, au milieu d'une épaisse forêt, un wigwam d'où s'échappaient des sons qui, en pareil lieu, devaient lui paraître au moins bizarres ; il écouta avec plus d'attention, mais il n'y avait pas à se méprendre : c'était bien l'air de Madelon Friquet raclé sur un abominable violon de quelques Stradivarius de Concarneau ou de Paimpol. Le voyageur pénètre dans la hutte, et là, au milieu d'un groupe d'Iroquois qui gambadaient comme des possédés, il voit un petit vieillard poudré et frisé à l'oiseau royal, habit vert-pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline, qui, joignant l'exemple au précepte, enseignait grave-

ment à messieurs les sauvages et à mesdames les sauvagesses, comme il les appelait respectueusement, le cotillon et le menuet français. Ce petit vieillard, qui se nommait Violet, était un ancien marinon du général Rochambeau, qui, séduit, lui aussi, par les charmes de la belle nature, s'était établi dans les forêts de la Delaware et donnait, pour vivre, des leçons de danse, que ses élèves lui payaient en peaux de castor et en jambons d'ours.

Notre aventurier quitta en souriant ce curieux original et reprit sa route au travers des bois. Il ne tarda pas à rencontrer des sauvages moins civilisés que les chorégraphes de M. Violet. Accueilli avec hospitalité par les diverses peuplades qu'il visita, il assista à leurs conseils, à leurs fêtes, à leurs guerres, et rassembla pendant le séjour qu'il fit au milieu d'elles les précieux documents sur lesquels il composa plus tard *Atala*, *Réné* et *les Natchez*. Toutefois ces études ne lui faisaient pas perdre de vue le projet qui l'avait amené en Amérique, et il était plus décidé que jamais à pénétrer à travers les terres jusqu'au pôle boréal, lorsque le hasard le plus extraordinaire fit un jour tomber entre ses mains un fragment d'un journal français où se trouvaient relatées la fuite de Louis XVI, son arrestation à Varennes et la formation au-delà du Rhin de l'armée de Condé. A la lecture de ces nouvelles étranges, le gentilhomme breton crut entendre le cri de l'honneur qui l'appelait à la défense du roi pour lequel il avait juré de vivre et de mourir ; il se hâta donc de traverser une seconde fois les mers, et quelques mois après il combattait comme simple volontaire dans les rangs de l'armée royale et catholique.

Blessé d'un éclat d'obus sous les murs de Thionville, il parvint, après de cruelles vicissitudes, à passer en Angleterre, où, en échange des périls qu'il avait affrontés, du sang qu'il avait versé, il ne trouva que la misère et toutes les douleurs de l'exil. C'est là qu'en attendant la mort, qui, d'après les prédictions de tous les médecins, ne devait l'épargner que deux ou trois ans à peine, il composa et publia *l'Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la révolution française* ; livre singulier où l'on rencontre les rapprochements les plus bizarres, les plus inattendus, où, par l'effet d'un parallèle souvent forcé, toujours ingénieux et original, on retrouve avec

étonnement Robespierre dans Pisistrate, Marat dans Harmodius, J. J. Rousseau dans Héraclite, Fox et Pitt dans Hannon et Barca, Dumouriez dans Miltiade.

Rentré en France après le 18 brumaire, Chateaubriand devint, avec M. de Fontanes, son ami et son compagnon d'exil, propriétaire du *Mercury*, et publia dans cette feuille l'épisode d'*Atala*. La fraîcheur des idées, la grandeur des sentiments, l'harmonieuse simplicité du style étaient choses nouvelles à cette époque toute imprégnée de la fade et licencieuse littérature du Directoire. Le succès de ce petit poëme prépara dignement le public à l'immense sensation que devait bientôt produire le *Génie du christianisme*. Il faut dire aussi que jamais ouvrage littéraire n'était venu si à propos. La main puissante de Bonaparte avait comprimé, étouffé les passions révolutionnaires. L'ordre avait succédé à l'anarchie ; de tous les côtés les temples se rouvraient aux fidèles, les autels se relevaient de leurs ruines ; la société toute entière, fatiguée du culte stérile des divinités allégoriques de la Convention, éprouvait véritablement le besoin de se rattacher à une croyance moins aride, plus poétique ; elle retournait à la religion de ses pères, moins par conviction peut-être que par dépit, moins par amour du passé que par lassitude du présent : mais, quel qu'ait été en définitive le résultat de cette fièvre religieuse qui s'empara de tous les esprits, toujours est-il qu'on était sincère alors et qu'on cherchait dans les fêtes et dans les pompes du catholicisme l'oubli des sanglantes orgies qui avaient si souvent accompagné les solennités révolutionnaires. Bonaparte saisissait avec une merveilleuse sagacité tout ce qui pouvait venir en aide à la politique de compression qu'il avait adoptée ; il ne se méprit pas sur la portée gouvernementale du *Génie du christianisme*, et il récompensa l'auteur en l'envoyant à Rome en qualité de secrétaire d'ambassade à la suite du cardinal Fesch. C'est dès cette époque, dans la ville éternelle, au milieu des ruines du Colisée, toutes peuplées encore des ombres des martyrs, que le poëte chrétien rêva les angéliques figures de Cymodocée et d'Eudoxe, et qu'il conçut le projet de visiter le berceau du christianisme, dont il voulait chanter les combats et le triomphe, et d'aller jusque dans la ville des désolations s'inspirer sur la pierre de ce tombeau "qui seul n'aura rien à rendre à la fin des siècles."

Quelque temps après son retour de Rome, le vicomte de Chateaubriand, dont la faveur n'avait pas diminué, fut nommé ambassadeur plénipotentiaire en Valais. Dans ce temps-là, un bruit répandu et accrédité sans doute par les partisans de la dynastie déchue avait pris dans le public une certaine consistance. Beaucoup disaient, les uns avec espoir, les autres avec une terreur mal déguisée, que l'Empereur se préparait à jouer le rôle de Monck et à replacer les Bourbons sur le trône de saint Louis et de Henri IV. Chateaubriand, dont l'âme chevaleresque se prêtait sans peine à la conception des dévouements les plus sublimes, s'était flatté plus que tout autre, peut-être, de la prochaine réalisation de ce rêve. Tout à coup une nouvelle terrible éclate dans Paris. Le duc d'Enghien, le dernier des Condé, venait d'être fusillé au milieu de la nuit, dans les fossés du château de Vincennes. Napoléon voulait-il répondre par cette sanglante protestation aux imprudentes suggestions des royalistes ? Nul ne sait encore le dernier mot de cette sinistre tragédie. Quoi qu'il en soit, le parti de l'émigration fut consterné ; et, le jour même où le fatal événement fut connu, Chateaubriand, saisi d'une généreuse indignation, envoya sa démission à l'Empereur. Cet acte d'indépendance, à une époque où l'indépendance était un crime, loin d'irriter Napoléon ne lui inspira qu'une estime plus profonde pour le caractère du vicomte de Chateaubriand. Prières, promesses, séductions de toute espèce, rien ne fut épargné pour rallier une seconde fois le gentilhomme breton dont le nom féodal résonnait si bien auprès du trône impérial. Tout fut inutile. Chateaubriand se hâta de terminer les préparatifs du pèlerinage qu'il méditait depuis longtemps, et bientôt après il traversait les Alpes, visitait l'Italie, qu'il n'avait pas eu le loisir d'étudier lors de son premier voyage, et s'embarquait enfin pour la Grèce. Dans les sauvages solitudes de l'Amérique, le poëte avait secoué comme un bagage importun toutes les idées de l'ancien monde pour mieux livrer son âme aux fortes impressions d'une nature neuve et vigoureuse, pour mieux entendre ces murmures religieux du désert qui bruissent avec tant d'harmonie dans l'ombre et le silence des forêts. En Grèce, au contraire, sur la terre sacrée de la poésie, de la liberté et des arts, il s'appliqua à évoquer par la puissante magie du souvenir toutes ces ombres il-

lustres qui, depuis deux mille ans, dorment dans leurs tombeaux ignorés. Trois fois, selon l'antique usage, il fit retentir les échos des Thermopyles du grand nom de Léonidas, et dans ses courses pieuses à travers les ruines d'Athènes il monta sur la tribune d'où la voix de Démosthène remuait la multitude comme le vent remue la mer, et faisait sortir du sol de nouvelles générations de guerrier *au nom de ceux qui étaient morts à Marathon*. S'éloignant de ces champs aujourd'hui désolés, le noble voyageur alla chercher dans les déserts peuplés jadis par les tribus d'Israël les traces de l'homme-Dieu, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, de Bethléem au Golgotha. A travers les hordes sauvages des Bedouins et des Arabes-voleurs, il parcourut les sommets du Liban et les rives de la Mer-Morte, pria sur la montagne des Oliviers, trempa ses lèvres avides dans les eaux du Jourdain, dont quelques gouttes, précieusement conservées, devaient tomber plus tard sur le front du duc de Bordeaux, et se prosterna enfin sur le tombeau du Christ, dont les vénérables gardiens lui chausèrent l'éperon d'or de Godefroy de Bouillon, et lui offrirent le brevet de chevalier du Saint Sépulcre. La ville d'Alexandre et des Ptolémées reçut aussi son pieux hommage ; il remonta le Nil jusqu'au Caire, alla rêver à l'ombre des Pyramides et dans les solitudes de Memphis, s'embarqua de nouveau, faillit périr dans les flots de la Grande-Syrte, aborda à Tunis, et dédaignant la ville vivante pénétra dans les ruines de Carthage, Carthage deux fois rivale de Rome, guerrière avec Annibal, chrétienne avec saint Cyprien ! De l'Afrique, l'illustre voyageur passe en Espagne, cette terre de combats et d'amour, pleine encore des souvenirs de Pélage, de Charlemagne et de Boabdil, et, en errant sous les portiques dentelés de l'Alhambra, il crée *le dernier des Abencerrages*, cette touchante et chevaleresque légende.

Rentré en France au mois de mai 1807, M. de Chateaubriand, tout ému encore des souvenirs du dernier pays qu'il a visité, publie une analyse du *Voyage en Espagne* de M. de Laborde. Ce livre excita vivement la curiosité. Quelques passages semblaient renfermer des allusions dont la malignité publique s'empara avidement ; les envieux signalèrent surtout à la vengeance impériale un portrait de Néron, dont, disaient-ils, les partisans de l'ancien ordre de choses nommaient

tout haut le modèle. Napoléon eut la faiblesse de s'irriter de quelques rapprochements peut-être innocemment présentés ; dans un moment de colère, il enleva à M. de Chateaubriand la propriété du *Mercur* et s'oublia, dit-on, jusqu'à le menacer de *le faire sabrer au milieu de la Cour des Tuileries*.

On connaissait la fermeté et l'indépendance de M. de Chateaubriand ; l'aveugle despotisme de Napoléon devait rencontrer en lui un constant adversaire. Aussi fut-on singulièrement surpris de trouver dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, qui parut peu de temps après le retrait du privilège du *Mercur*, de fréquents éloges de la gloire impériale ; mais ce que le public ignorait, c'est que, quelques jours avant l'apparition de cet ouvrage, défense avait été signifiée à l'éditeur de le faire paraître, à moins que M. de Chateaubriand ne consentit à y insérer quelques passages à la louange de l'Empereur. Chateaubriand résista avec énergie ; vaincu enfin par les supplications de son éditeur, dont la prohibition de l'*Itinéraire* devait causer la ruine, il céda, mais en se bornant à célébrer la gloire militaire de l'Empire, sans dire un mot des actes du gouvernement ni de l'administration intérieure de l'Etat.

Cependant, retiré dans son paisible ermitage de la Vallée aux Loups, Chateaubriand mettait la dernière main au grand ouvrage dont il avait conçu le plan à Rome et pour l'étude duquel il avait entrepris son pèlerinage en Grèce, en Judée et en Afrique. Enfin *les Martyrs* virent le jour. Si l'on voulait rassembler aujourd'hui les brochures, les articles, les pamphlets, les parodies, les panegyriques, les écrits de toute espèce qui inondèrent la France et l'Europe à l'occasion de cet ouvrage, il faudrait élever un bâtiment aussi vaste que la bibliothèque d'Alexandrie, dont le contenu suffirait à chauffer pendant plusieurs mois les bains du calife Omar. C'était en effet une hardiesse étrange qu'un poème, et un poème en prose, où toutes les mystérieuses puissances du christianisme étaient évoquées, descendaient du ciel ou montaient des profondeurs de l'enfer revêtues de la figure et du caractère que leur attribuaient les traditions religieuses et les Saintes Ecritures. C'était toute une nouvelle poétique. Bien que, par la nécessité du sujet même, les anciennes divinités du paganisme jouassent aussi un rôle important dans cette histoire, il n'en était pas

moins démonstré que les intelligences supérieures du christianisme, anges ou démons, sont douées d'une physionomie pour le moins aussi poétique que les divinités de l'Olympe, et que les mystères de notre religion offrent autant sinon plus de ressources à l'imagination du poète que toute la théogonie païenne.

Toutefois, au milieu de cette lutte littéraire, la renommée de Chateaubriand s'était agrandie et consolidée. En 1811, un fauteuil devint vacant à l'Académie par la mort de Joseph Chénier, et l'opinion publique désigna Chateaubriand comme le plus digne de l'occuper. Tout le monde sait qu'il est d'usage que le récipiendaire fasse, dans un discours d'apparat, l'éloge de son prédécesseur; Chateaubriand, dont la conviction repoussait les principes politiques professés par Joseph Chénier, ne voulut pas se soumettre à cet usage, et attaqua violemment, dit-on, la mémoire de l'ex-conventionnel. L'Empereur, à qui le discours fut communiqué, y reconnut avec effroi des opinions dangereuses à une époque où les juges de Louis XVI occupaient les premiers postes de l'Etat, et fit défendre au nouvel académicien de le prononcer. Dès ce jour, ces deux grands hommes furent séparés d'une manière irréconciliable.

Cet événement, peu important en lui-même, influa peut-être beaucoup sur la ligne politique qu'adopta M. de Chateaubriand lors de la rentrée des Bourbons. En effet, le premier ouvrage qu'il publia, après la restauration, fut une brochure, intitulée : *Buonaparte et les Bourbons*, dont la virulence ne le cède en rien aux plus injurieux libelles qui virent le jour à cette époque. L'âme généreuse de M. de Chateaubriand dut regretter bien des fois depuis lors les cruelles calomnies dont il poursuivit l'Empereur dans son exil. On dit que plus tard il lui a rendu justice; cela devait être. Deux hommes comme Napoléon et Chateaubriand devaient finir par se rapprocher et se glorifier l'un l'autre.

Pendant les Cent-Jours, Chateaubriand suivit Louis XVIII à Gand, où il fut appelé à siéger dans le Conseil en qualité de ministre d'Etat. Après la seconde Restauration, il fut élevé à la dignité de pair de France. Ses opinions, à cette époque, étaient ultra-royalistes. Dans un écrit, intitulé *De la monarchie selon la Charte*, il osa déterminer clairement la position qui était faite au roi dans un gouvernement constitutionnel, et fut dis-

gracié par Louis XVIII, qui était trop habile pour rompre ouvertement avec la France libérale. L'ordonnance qui le destitua est significative et mérite d'être rapportée : — "Le vicomte de Chateaubriand, y est-il dit, ayant, dans un écrit imprimé, *élevé des doutes sur notre volonté personnelle*, manifestée par notre ordonnance du 5 septembre présent mois, nous avons ordonné ce qui suit : Le vicomte de Chateaubriand cessera, dès ce jour, d'être compté au nombre de nos ministres d'Etat."

Nous ne suivrons pas M. de Chateaubriand dans toutes les phases de sa vie politique. Disgracié, puis rappelé par la faveur royale, nommé successivement ambassadeur à Berlin et à Londres, puis ministre plénipotentiaire au congrès de Vérone, disgracié de nouveau et envoyé ensuite comme ambassadeur à Rome, il donna encore sa démission à l'avènement du ministère Polignac et vit de loin s'écrouler le trône qu'il avait voulu consolider et dont il n'avait pu que prédire la chute.

Chateaubriand avait subi la proscription et l'exil, la prison lui manquait; cette dernière épreuve l'attendait à la fin de sa longue et glorieuse carrière, il était réservé au gouvernement de juillet de traîner le chantre des *Martirs* sur les bancs infâmes de la cour d'assises.

Depuis la restauration, outre ses brochures politiques, Chateaubriand a publié diverses ouvrages littéraires; le premier qui vit le jour fut les *Natchez*. On sait comment le manuscrit de ce livre, oublié par l'auteur avec divers autres objets dans une auberge de Londres à l'époque de son retour de l'émigration, fut miraculeusement retrouvé vingt ans après avec la malle qui le contenait dans une chaumière d'un misérable village anglais. La probité des pauvres gens à qui ce dépôt avait été confié a valu à l'auteur la plus douce émotion de sa vie, et à la France un chef-d'œuvre de plus. Après les *Natchez* parurent *Moïse*, *l'Essai sur la poésie anglaise*, la traduction du *Paradis perdu*, le *Congrès de Vérone* et la *Vie de Rancé*.

On voit par cette courte notice que la vie de Chateaubriand a été aussi agitée que le siècle où il a vécu. Poète comme Dante, Tasse, Camoens, Cervantes et Milton, comme eux il eut à souffrir tous les genres de persécutions.

Depuis quelques années, M. de Chateaubriand se cachait dans une retraite à peu près impénétrable. Totalement é-

tranger au bruit et aux intrigues de ce monde, il ne vivait plus que de ses souvenirs qu'il a coordonnés et dont il a fait, dit-on, un livre magnifique. Si l'on en croit les rares confidants de ce grand génie, ce livre, qu'il a intitulé *Mémoires d'outre-tombe*, est une épopée véritable où sont peints avec les plus vives couleurs de l'imagination et retracés pourtant avec la vérité la plus saisissante les hommes et les choses qui, dans nos diverses révolutions, se sont pressés en foule devant les regards observateurs du poète. Et vraiment il en doit être ainsi, car quel écrivain de ce temps possède le pinceau de Chateaubriand! quel homme a jamais assisté à des spectacles plus grands, plus intéressants, plus variés! Écoutez-le lui-même; voici comment il parle dans la préface de ces fameux Mémoires :

— "J'ai rencontré presque tous les hommes qui ont joué de mon temps un rôle grand ou petit à l'étranger et dans ma patrie, depuis Washington jusqu'à Napoléon, depuis Louis XVIII jusqu'à Alexandre, depuis Pie VII, jusqu'à Grégoire XVI, depuis Fox, Burke, Pitt, Sheridan, Londonderry, Capo d'Istria jusqu'à Mallesherbes et Mirabeau; depuis Nelson, Bolivar, Mehemet, pacha d'Égypte, jusqu'à Suffren, Bougainville, Lapeyrouse, Moreau, etc. J'ai fait partie d'un triumvirat qui n'avait pas d'exemple; trois poètes opposés d'intérêts et de nation se sont trouvés, presque à la fois, ministres des affaires étrangères, moi en France, Canning en Angleterre, Martinez de la Rosa en Espagne. J'ai traversé successivement les années vides de ma jeunesse, les années si remplies de l'ère républicaine, des fastes des Buonaparte et du règne de la légitimité.

"J'ai exploré les mers de l'ancien et du nouveau monde et foulé le sol des quatre parties de la terre. Après avoir campé sous la hutte de l'Iroquois et sous la tente de l'Arabe, dans les wigwams des Hurons, dans les débris d'Athènes, de Jérusalem, de Memphis, de Carthage, de Grenade, chez le Grec, le Turc et le Maure, parmi

les forêts et les ruines; après avoir revêtu la casaque de peau d'ours du sauvage et le caftan de soie du Mameluk, après avoir subi la pauvreté, la faim, la soif et l'exil, je me suis assis, ministre et ambassadeur, brodé d'or, bariolé d'insignes et de rubans, à la table des rois, aux fêtes des princes et des princesses, pour retomber dans l'indigence et essayer de la prison."

Depuis longtemps la santé de M. de Chateaubriand inspirait aux rares amis qui avaient le bonheur de l'approcher de sérieuses inquiétudes. Au retour d'un voyage qu'il fit à Dieppe dans le courant de l'année dernière, des symptômes alarmants se manifestèrent et ne permirent plus de douter de sa fin prochaine. Il avait, dit-on, formé le projet de demander sa guérison au ciel de l'Italie lorsqu'une pneumonie aiguë vint compliquer ses souffrances et l'emporta en moins de cinq jours. M. de Chateaubriand est mort à Paris, le 4 juillet 1848, à neuf heures du matin, dans son hôtel de la rue du Bac, n° 112; ses obsèques ont été célébrés le 8, à l'église des Missions Étrangères, au milieu du concours de ses amis et des admirateurs de son génie, réunis pour rendre un dernier hommage à sa mémoire. L'édifice n'étant pas assez vaste pour contenir la foule d'élites que cette funèbre cérémonie avait attirée, le corps fut, après le service, déposé dans la cour, et un membre de l'Académie, M. Patin, prononça un discours sur le cercueil.

Les dépouilles mortelles de l'illustre écrivain seront transportées à Saint-Malo sa patrie; c'est au bord de la mer, dans le creux d'un rocher éternellement battu par les flots de l'Océan que va reposer enfin l'aventureux poète dont toute la vie n'a été qu'une tempête. Emu jusqu'à son dernier jour des souvenirs de son enfance, il a choisi lui-même pour sa tombe la plage déserte qui avait été son berceau, comme l'oiseau voyageur qui, après avoir semé ses chants sur toutes les rives, revient mourir enfin dans le nid qui l'a vu naître.

L. JUDICIS.

SOMMAIRE.

HISTOIRE POPULAIRE, Anecdote et pittoresque de Napoléon et de la Grande Armée. (suite) par EMILE MARCO de St.-Hilaire.—Avis charitables donnés à l'abri des Rideaux, par Mde. Caudle, traduit de l'Anglais par P. L. M. (suite).—LES CLUBS DE LONDRES.—NOTICE BIOGRAPHIQUE.—Le Général Cavaignac.—Comment se font les Orateurs, par PITRE CHEVALIER.—Scènes de mœurs Italiennes.—LA FIANCÉE DU CONTREBANDIER.—CHATEAUBRIAND.—VARIÉTÉS.

Cette livraison est accompagnée d'un brillant set de Quadrilles, par HENRY BOUHAN SAUZEAU.

LE DIORAMA DE WINTER

Sera ouvert au public

Lundi soir, 28 courant,
Dans la grande Salle des ODD-FELLOWS,
Grande-Rue St. Jacques.

Ce Diorama comprend les vues suivantes :

LA CATHÉDRALE DE MILAN,
JERUSALEM,
LE SAINT SÉPULCRE,
LE FESTIN DE BALTHASAR,
LES JARDINS DE BABYLONE,

Ainsi que SIX VUES CHROMATIQUES.
Prix d'entrée, 2s. 6d. Enfants moitié prix.

MAGASIN DE CUIR

a bon marche.

EN GROS ET EN DÉTAIL,

ALLO & CORNELL,

TANNEUR, de Londres, prennent la liberté d'informer les marchands de Cuir, Cordonniers et Selliers de Montréal et des environs qu'ils ont ouvert un magasin, No. 6. PLACE DE LA DOUANE, côté est, où il vendront le Cuir et les fournitures de toutes sortes, en gros et en détail, aux plus bas prix possible.

Pour de l'Argent Comptant.

Les Marchands de la Campagne sont priés de leur faire une visite avant d'acheter ailleurs.
annerie, Colborne-Avenue, }
Montréal, 12 mai 1848. }

J. IRELAND,

GRAVEUR,

GRANDE RUE ST. JACQUES,

A côté de la Banque de l'Amérique du Nord,
MONTRÉAL.

Se charge de GRAVER et IMPRIMER des Cartes d'Invitation, de visites, d'Adresses Professionnelles, Têtes de Comptes, Billets, Fraites, etc.
BUREAU EN HAUT.

4 mai 1848.

HOTEL DU CANADA,

RUE ST. GABRIEL.

MME. ST. JULIEN offre ses plus sincères remerciements pour l'encouragement qu'elle a déjà reçu, ce qui lui a permis d'établir une maison spacieuse de nature à offrir tout le confort aux dames et messieurs (voyageant ou résidant).

Indépendamment d'une POSITION CENTRALE à proximité du quartier Commercial, de la Cour de Justice, des Bureaux du Gouvernement; la vaste maison [ci-devant occupée par la compagnie du Nord-Ouest,] a reçu de grandes améliorations pour assurer l'aisance et tout le confortable aux personnes qui voudraient bien continuer à en faire leur résidence.

LES FAMILLES.

rouveront de spacieux appartements, bien aérés, des salons récemment meublés et les soins les plus attentifs.

Les mets, les vins les plus recherchés seront toujours choisis avec le plus grand soin.

DES OMNIBUS.

seront toujours prêts à l'arrivée et au départ des bateaux à-vapeur pour le transport des voyageurs et leur bagage.
5 mai.

PORTRAIT DU COMTE D'ELGIN. GRAVE SUR ACIER.

UNE superbe gravure sur acier en MEZZOTINT, de Son Excellence le très honorable Comte d'ELGIN et KINCARDINE, Gouverneur-Général de l'Amérique Britannique du Nord, etc. etc., exécutée par SARTIN, le meilleur graveur en Mezzotint du continent, sur une plaque de 7½ sur 9, et qui sera dédiée à Mine. la Comtesse ELGIN et KINCARDINE, gravée d'après un portrait en Daguerrotypie pour lequel Son Excellence a posé, le 23 mai 1848. Publié par

T. G. DOANE,
No. 2. Place-d'Armes.

Les souscripteurs pourront voir une épreuve de cette gravure, vers le 15 septembre. Ceux qui ne seront pas satisfaits de ce portrait pourront rayer leur nom de la liste.

Des listes de souscription sont déposées dans les différents magasins de livres.

Premières épreuves, \$1. Impression 2s. 6d.
Montréal. 24 aout.—ti.

PLACE POUR TOUCHER L'ORGUE.

UN monsieur, qui touche parfaitement L'ORGUE désirerait trouver une place permanente en ville ou à la campagne, dans une église, pour toucher cet instrument. Il se chargera de donner des leçons de PIANOS à domicile, ou s'importera chez les personnes qui voudront bien lui donner leur patronage. On aura tous les renseignements qu'on puisse désirer en s'adressant au bureau de la *Canadienne*.—qf
18 juillet 1848.